



RR 125,361



**Library
of the
University of Toronto**

L'ESPRIT
DE JULIE,
OU
EXTRAIT
DE LA NOUVELLE
HELOÏSE.

George Ferdinand Rary Docteur en droit

et

*Avocat aux Tribunaux du Canton de Berne
en Suisse.*

DECEMBER 18

RECEIVED



L'ESPRIT
DE JULIE,

OU

EXTRAIT
DE LA NOUVELLE
HELOÏSE,

OUVRAGE UTILE A LA SOCIÉTÉ ;
Et particulièrement à la Jeunesse.

PAR M. FORMEY.



A BERLIN,

Chez JEAN JASPERD, Libraire, vis-à-vis
des Moulins du Werder.

M. DCC. LXIII.

THE UNIVERSITY OF
MICHIGAN LIBRARY
SERIALS ACQUISITION
300 N ZEEB RD
ANN ARBOR MI 48106-1500
TEL: 734 763 1000
FAX: 734 763 1001
WWW.LIBRARY.MICHIGAN.EDU



UNIVERSITY OF MICHIGAN
SERIALS ACQUISITION
300 N ZEEB RD
ANN ARBOR MI 48106-1500
TEL: 734 763 1000
FAX: 734 763 1001
WWW.LIBRARY.MICHIGAN.EDU



AVERTISSEMENT.

E tous les Ouvrages qui ont paru dans le cours de l'année mil sept cens soixante-un , il n'y en a point qui ait plus excité l'attention du Public que JULIE ou la NOUVELLE HÉLOÏSE. Son Auteur est incontestablement un des plus habiles Ecrivains de ce siècle. Je ne déciderois pas aussi affirmativement qu'il est un des meilleurs. Il seroit à souhaiter qu'il fût décidé. Tout est problême à ses yeux , & il voudroit tout rendre problématique à ses Lecteurs. Ses Ouvrages deviennent par-là beaucoup plus

vi AVERTISSEMENT.

dangereux que ceux des Ecrivains déclarés pour l'irreligion. On y lit le pour & le contre : les deux causes oposées sont plaidées avec art ; & comme celle de l'erreur ou du vice a souvent un Avocat secret dans le cœur du Lecteur , on est beaucoup plus affecté par les mauvaises raisons que par les bonnes. Quand avec cela on met de pareils Plaidoyers dans des Livres faits pour les personnes les plus faciles à séduire , quels n'en doivent pas être les effets ! Sous ce point de vue JULIE , toute admirable qu'elle est , auroit dû demeurer dans le cerveau d'où elle est sortie , parée de tous ses charmes. Il falloit faire une JULIE imitable & digne d'être imitée : la NOUVELLE HÉLOÏSE , au contraire , est inimitable , & indigne

d'être imitée. Quel parti tirer donc d'un semblable Livre ? Faut-il le supprimer , j'anéantir ? Ce seroit dommage ; je crois que cet Esprit le prouvera. Faut-il en recommander la lecture , & en faire le Bréviaire de nos jeunes Filles ? encore moins , quoiqu'il reste peu de précaution, à prendre à cet égard , le mal qui pouvoit être fait , l'étant à peu près. Il m'est donc venu une idée , que je crois tenir un juste milieu entre ces deux extrémités. C'est d'en tirer l'extrait que je donne au Public. J'ai imité , autant que j'en suis capable , l'industriuse Abeille , en me posant sur toutes les fleurs qui émaillent ce riche parterre , & qui ne sont rien moins qu'également salutaires : j'ai pris soin de n'en rien tirer qui ne pût entrer dans la

vij] AVERTISSEMENT.

composition d'un miel pur & exquis. Si j'ai privilégié quelques pensées ou maximes, susceptibles de correctifs, j'ai eu l'attention d'y joindre ces correctifs. Le nombre de ces endroits n'est pas considérable. Cependant je n'adopte pas purement & simplement tout ce dont j'ai fait usage, mais il m'a suffi de n'y rien laisser, ou du moins de n'y rien apercevoir qui pût mener à des conséquences dangereuses. Dans cet état, je crois que l'Esprit de JULIE est, comme je l'ai qualifié au titre, un Ouvrage utile à la Société, & particulièrement à la Jeunesse.

L'ESPRIT



L'ESPRIT
DE JULIE.

ATTRAIT le plus puissant
de deux beaux yeux, c'est l'u-
nion touchante d'une vive sen-
sibilité & d'une douceur inaltérable ;
c'est une pitié tendre à tous les maux
d'autrui ; c'est cet esprit juste & ce goût
exquis, qui tirent leur pureté de celle
de l'ame ; ce sont, en un mot, les
charmes des sentimens, bien plus que
ceux de la personne.

* Qui ne peut se rendre heureux,
peut au moins mériter de l'être.

* Les desirs vaincus sont la source

A

du vrai bonheur , & ils font jouir des plaisirs dignes du Ciel même.

* Dans l'âge de l'innocence , avec l'homme le plus vertueux , quand il est aimable , il vaut mieux être deux filles qu'une.

* C'est une situation bien dangereuse que celle des jeunes filles qui sont trop instruites pour se laisser gouverner par d'autres , & ne le sont pas assez pour se gouverner elles-mêmes.

* Les filles simples peuvent être honnêtes ; mais elles le sont moins que celles qui le sont parce qu'elles veulent l'être. Quoi qu'on en puisse dire , c'est le moyen de l'être plus sûrement.

* Il ne sauroit y avoir d'honnêteté qui trahisse l'amitié , la foi , la confiance. Chaque relation , chaque âge a ses maximes , ses devoirs , ses vertus , ce qui seroit prudence dans l'un , est perfidie dans l'autre ; & au lieu de rendre sage , on rend méchant , en confondant tout cela.

* On mérite de succomber, lorsqu'on s'impose de périlleux devoirs.

* Quand l'esprit s'orne, la raison s'éclaire, l'ame se fortifie, le cœur jouit : que pourroit-il manquer au bonheur ?

* Pour profiter d'un état aimable, il ne faut pas en négliger un meilleur. On perd tout le tems qu'on peut mieux employer.

* Un amour tendre & vrai doit favoriser commander aux desirs.

* Si la raison, d'ordinaire, est plus foible, & s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne.

* La science est dans la plûpart de ceux qui la cultivent, une monnoye dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos Savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne fera rien pour eux.

* Ceux qui veulent profiter de leurs connoissances, ne les amassent point pour les revendre, mais pour les convertir à leur usage; ni pour s'en charger, mais pour s'en nourrir. Peu lire & penser beaucoup à ses lectures, ou s'en entretenir avec des personnes sensées, est le moyen de les bien digérer.

— * Quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres, c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, & de se les approprier: au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'est presque toujours sous une forme qui n'est pas la nôtre.

* Il y a cependant bien des gens à qui cette méthode seroit fort nuisible, & qui ont besoin de beaucoup lire, & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne rassemblent rien de si

mauvais que ce qu'ils produisent d'eux-mêmes.

* Il faut faire peu de lectures, & les bien choisir. La grande erreur de ceux qui étudient, est de se fier trop à leurs livres, & de ne pas tirer assez de leur fond, sans songer que de tous les Sophistes notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins.

* Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un, ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on veut s'en imposer.

* Les exemples du très-beau & du très-bon sont plus rares & moins connus: il faut les aller chercher loin de nous. La vanité mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-

mêmes ; la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité ; & ce qu'on ne voit pas tous les jours , l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais.

* Pour détruire cette erreur , il faut s'accoutumer à voir & à sentir les grands objets , afin de s'ôter tout prétexte à ne les pas imiter. L'ame s'enflamme , le cœur s'élève à la contemplation de ces divins modèles , à force de les considérer , on cherche à leur devenir semblable , & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

* N'allons pas chercher dans les livres des principes & des règles que nous trouverons plus sûrement au-dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des Philosophes sur le bonheur & sur la vertu ; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être , & proposons - nous de grands exemples à imiter , plutôt que de vains systèmes à suivre.

* Le bon n'est que le beau mis en action : l'un tient intimement à l'autre , & ils ont tous deux une source commune dans une nature bien ordonnée. Il s'enfuit de-là que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse , & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu , doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés.

* On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre , à l'aspect d'un beau paysage , ou devant un beau tableau , s'extasie , à des objets qui ne sont pas même remarqués du spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'aperçoit que par sentiment , & dont il est impossible de rendre raison ! Combien de ces je ne sais quoi , qui reviennent si fréquemment , & dont le goût seul décide !

* Le goût est en quelque manière

le microscope du jugement ; c'est lui qui met les petits objets à sa portée , & ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? S'exercer à voir , ainsi qu'à sentir , & à juger du beau par sentiment.

* On dit que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue , à moins qu'on ne soit imbécille , ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples , de mœurs , de caractères de toute espèce ; en un mot le plus d'instruction.

* Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de Peintre ? il y a des Gouvernemens sans caractère auxquels il ne faut point d'Historiens ; & si-tôt qu'on fait quelle place un homme occupe , on fait d'avance tout ce qu'il y fera. Dira-t'on que ce

sont les bons historiens qui manquent ? mais pourquoi ? Qu'il y ait matière a de bonnes Histoires , & les bons Historiens se trouveront. Dira-t'on que les hommes de tous les tems se ressemblent , qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices ; qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils sont anciens ? Cela n'est pas fondé : car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens , & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les Anciens étoient contemporains de leurs Historiens , & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément , si la postérité jamais admire les nôtres , elle ne l'aura pas appris de nous (*).

(*) *Il y a un peu d'humeur & de préjugé dans ces réflexions. Tous les siècles de l'Antiquité réunis n'ont peut-être rien à opposer aux événemens de celui-ci ; point d'objet aussi intéressant à offrir que celui de la guerre présente ; point de Héros à mettre en parallèle avec FREDERIC.*

* Les Poètes & les Romains sont ordinairement les lectures consacrées au sexe. Apprend-on l'amour dans ces livres? Le cœur en dit bien plus qu'eux; & le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même. D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela que l'on a dit que l'amour faisoit des Héros.

* Le véritable amour n'ôte point le goût des choses honnêtes; & celui qui en est possédé, fait encore dans la partie la plus sensible de son cœur faire des sacrifices à la vertu.

* De tous les agrémens qui peuvent prévenir en faveur de quelqu'un, le moins sujet au dégoût, est une belle ame. La droiture & l'honneur ornent tous les sentimens qu'ils accompagnent.

* Celui qui , dans le choix des objets desirables , place bien sa préférence , obtient comme Salomon , avec ce qu'il avoit demandé , encore ce qu'il ne demandoit pas.

* Les ames abjectes mettent l'honneur dans la richesse , & péfent les vertus au poids de l'or. Mais un homme de bien ne met pas son honneur dans ces basses maximes ; & le préjugé même de la raison est en faveur du plus pauvre.

* Il n'est jamais vil de recevoir de ce qu'on aime ; ce que le cœur donne ne fauroit déshonorer le cœur qui l'accepte. Un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir.

* Rien de plus méprisable qu'un homme dont on achète le cœur & les soins , si ce n'est la femme qui les paye ; mais entre deux cœurs unis , la communauté de biens est une justice & un devoir.

* Une ame paisible est peu propre à

juger des passions , & il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés.

* Les êtres les plus insensibles prennent quelquefois l'empire sur nos passions les plus vives ; & la Philosophie elle-même n'a pas autant de pouvoir sur l'ame qu'une suite d'objets inanimés. C'est ce qu'un Voyageur éprouve dans certaines contrées , où la nature semble avoir voulu se mettre en opposition avec elle-même , tant on la trouve différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant , les fleurs du Printems ; au midi , les fruits de l'Automne ; au nord , les glaces de l'Hiver : elle réunit toutes les saisons dans le même instant , tous les climats dans le même lieu ; des terrains contraires sur le même sol ; & forme l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines , & de celles des plus hautes montagnes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique , les pointes des monts différemment

éclairés, & tous les accidens de lumière qui en résultent le matin & le soir ; vous aurez quelque'idée des scènes continuelles qui excitent l'admiration au milieu d'un semblable théâtre, d'une si magnifique perspective.

* En montant au sommet des montagnes les plus élevées, on atteint au séjour plus serein, d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre & l'orage se former au-dessous de soi ; image trop vaine de l'ame du Sage, dont l'exemple n'existe jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème.

* C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations

y prennent je ne fais quel caractère grand & sublime , proportionné aux objets qui nous frappent , je ne fais quelle volupté tranquille qui n'a rien de sensuel.

* Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes , on y laisse tous les sentimens bas & terrestres , & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées , l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie , paisible sans indolence , content d'être & de penser : tous les desirs trop vifs s'éteignent : ils perdent cette pointe aigüe qui les rend douloureux , ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce , & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Des bains d'un tel air salutaire & bien-faisant , seroient un des plus grands remèdes de la Médecine & de la Morale.

* Dans ce qu'on appelle honneur , il

faut distinguer celui qui se tire de l'opinion publique , d'avec celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le second a sa base dans les vérités éternelles de la Morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénètre point dans l'ame & n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable , au contraire , en forme l'essence , parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure , qui seul peut rendre heureux un être pensant.

* Malheur à quiconque prêche une Morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle sa passion jusqu'à ce point , en est bien-tôt puni par elle , & perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur.

* L'amour est privé de son plus grand charme , quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en sentir le prix , il

faut que le cœur s'y complaise , & qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection , vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime , & l'amour n'est plus rien.

* Le premier mouvement aux attaques vives est de résister , & l'on demeure vainqueur tant que l'ennemi avertit de prendre les armes. C'est au milieu du sommeil , c'est dans le sein d'un doux repos , qu'il faut se défier des surprises.

* Ce qui rend le poids des maux insupportable , c'est leur continuité ; & l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse plongée. Les actions héroïques le sont moins que la résistance à des peines sans relâche.

* C'est un présent fatal du Ciel qu'une ame sensible ! Celui qui l'a reçu , doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur : le soleil ou les brouillards , l'air couvert ou serein , régleront sa destinée ; & il sera content ou triste au gré
des

des vents. Victimes des préjugés , il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose , & d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est convention. Il cherchera la félicité souveraine , sans se souvenir qu'il est homme : son cœur & sa raison seront incessamment en guerre , & des desirs sans borne lui prépareront d'éternelles privations. (*)

* Une fille bien née & bien élevée

(*) *Il y a de l'équivoque dans tout cela , & il faut y apporter divers correctifs. L'Auteur décrit ici la sensibilité machinale , & même les travers de l'hypocondrie. En suivant de pareils guides , il est certain qu'on s'égare & qu'on s'attire mille maux. Mais la raison doit épurer la sensibilité , dompter ou affoiblir l'effet du tempérament , & alors l'homme sensible & raisonnable , trouve dans sa sensibilité même une source de plaisirs. Il ne desire que ce qu'il peut obtenir , & n'estime point absurdes des maximes utiles à la société qui l'empêchent de jouir en tout tems de tout ce qui excite sa cupidité.*

passé sa vie de la manière la plus agréable & la mieux décente. Le matin elle sort d'un paisible sommeil ; son teint a la fraîcheur de la rose , son ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être , un jour qui ne fera point perdu pour la vertu. Elle passe ensuite chez sa mere ; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les Auteurs de ses jours ; elle les soulage dans le détail des soins de la Maison ; elle lui adresse une exhortation secrète ; elle demande grace pour un autre ; elle occupe ensuite son ennui des travaux de son sexe ; elle orne son ame de connoissances utiles ; elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux arts , & ceux de la danse à sa légèreté naturelle. Une parure simple & élégante orne des traits où régne la douceur & la sérénité. Elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes ; quelquefois aussi , en riant avec ses compagnes , elle ra-

mène une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs. Elle est en souci sur la peine ignorée d'une famille indigente ; elle s'occupe à secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé.

* Quand le vice a corrompu l'ame, le premier de ses effets est de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Un instant d'égarement suffit pour perdre à jamais. Lorsqu'une fille tombe dans l'abîme de l'ignominie, elle n'en revient point ; & si elle vit, c'est pour être plus malheureuse.

* Les mauvaises maximes sont pires que les mauvaises actions. En effet, les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

* En cédant aux foiblesses de l'amour, on le prive de son plus grand charme. Le doux enchantement de ver-

tu s'évanouit comme un songe ; les feux réciproques perdent cette ardeur céleste , qui les animoit en les épurant : on cherche le plaisir , & le bonheur s'enfuit. Il n'y a point de momens plus délicieux que ceux où deux cœurs s'unifient d'autant mieux qu'ils se respectent davantage , où la passion tire de son propre excès la force de se vaincre elle-même , où l'innocence console de la contrainte , où les hommages rendus à l'honneur , tournent tous au profit de l'amour.

* C'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui la faisoit aimer.

* Toutes les grandes passions se forment dans la solitude , on en a point de semblables dans le monde , où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression , & où la multitude des goûts énerve la force des sentimens.

* Le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui

rendent la privation des vrais plus amère , & il préfère la souffrance à de vains dédommagemens.

* L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense , la punition de l'avoir manquée , est de ne la plus retrouver ; & l'usage qu'on en fait , laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

* Il y a une volupté cruelle qui endurecit aux maux d'autrui. Malheur à qui ne fait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité !

* Tel est l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu ; s'ils coûtent souvent à faire , il est toujours doux de les avoir faits , & l'on n'a jamais vû personne se repentir d'une bonne action.

* Il y a un certain unisson d'âmes qui s'aperçoit au premier instant , & qui produit bien-tôt la familiarité.

* Bien des gens sont par tempérament ce qu'ils pensent être par Méthode ; & le vernis stoïque qu'ils mettent

à leurs actions , ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que le cœur leur a fait prendre.

* La politesse ordinaire est réservée , circonspecte , & se règle uniquement sur l'extérieur ; celle de l'humanité se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs , & respecte en général tous les hommes.

* La privation des graces , est un défaut que les femmes pardonnent rarement aux hommes. Les plus sensées sont quelquefois femmes en ce point.

* Il y a des offres vagues , dont un air de puissance , & la facilité de les éluder , rendent souvent les Grands prodigues.

* La patience est amère ; mais son fruit est doux.

* On ne sauroit imaginer un modèle commun de perfection pour les deux sexes. L'attaque & la défense , l'audace des hommes , la pudeur des femmes , ne sont point des conventions , comme le pensent quelques Philosophes ; ce

sont des institutions dont il est facile de rendre raison, & d'où se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales, les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison; elles font rire le sage, & fuir les Amours. A moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse, & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme (*).

* L'Amant qui loue dans l'objet aimé

(*) Ceci tient encore du Sophisme. Il est réel que les ames n'ont point de sexe, qu'elles sont faites pour les mêmes connoissances, & apellées à la pratique des mêmes vertus. Les différences sont accidentelles; elles viennent de l'éducation & des usages. Mais une femme judicieuse associe les vertus essentielles aux deux sexes avec les bienséances du sien.

des perfections imaginaires , les voir en effet tel qu'il les represente ; il ne ment point , en disant des mensonges ; il flatte sans s'avilir , & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

* L'harmonie n'est qu'un accessoire éloigné dans la Musique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure , il est vrai , les intonations ; elle porte témoignage de leur justesse , & rendant les modulations plus sensibles , elle ajoute de l'énergie à l'expression , & de la grace au chant. Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés , c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la Musique sur l'ame ; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie , vous serez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie , sont long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples
ils

ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours mal; & la seule harmonie n'a jamais rien fû dire au cœur. (*)

* La conduite d'un homme échauffé par le vin n'est souvent que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres tems.

* Tant de gens parlent d'amour, & si peu savent aimer, que la plûpart prennent pour ses pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui, bien-tôt assouvi de lui-même, a recours aux monstres de l'imagination, & se déprave pour se soutenir.

* Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. La débauche & l'amour ne sauroient loger ensemble, & ne peuvent pas même se compenser. Le

(*) *Nous nous bornerons à cet échantillon d'une controverse, dans laquelle M. J. J. R. a toujours montré beaucoup de chaleur, & qui n'est rien moins que décidée.*

cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut supléer, si-tôt qu'on ne s'aime plus.

* Dans tout ce qui flatte les sens, l'abus n'est point inséparable de la jouissance. La Philosophie n'est ni assez vaine, ni assez cruelle, pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait.

* Les vertus qu'on possède réellement ne sauroient périr sous les témoignages d'un calomniateur. L'honneur du sage n'est point à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer.

* Les discours d'un menteur ne deviennent point des vérités, si-tôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée. Vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge; tout cela ne sauroit tirer son être de l'événement d'un combat.

Quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, & qui ne permet pas d'endurer d'un

autre un démenti reçu d'avance dans son propre cœur ?

* Le solide honneur n'est point variable ; il ne dépend , ni des tems , ni des lieux , ni des préjugés ; il ne peut ni passer , ni renaître ; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la règle inaltérable de ses devoirs.

* Quiconque aime sincèrement la Vertu , doit apprendre à la servir à sa mode , & non à la mode des hommes.

* Si le Philosophe , si le Sage , se régloit dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude , que sert tout cet appareil d'études pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ?

* Il y a bien plus de lâcheté dans la crainte d'être accusé de craindre la mort , que dans celle de la mort même.

* * Celui qui feint d'envifager la mort sans effroi , ment. Tout homme craint de mourir : c'est la grande loi des êtres sensibles , sans laquelle toute l'espèce mor-

telle feroit bien-tôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la Nature , non - seulement indifférent , mais bon en lui-même , & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable , c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté (*) n'étoit jamais un obstacle à la vertu , elle cesseroit d'être un vice.

* Celui qui s'estime véritablement lui-même , est peu sensible à l'injuste mépris des autres , & ne craint que d'en être digne ; car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes , mais de la nature des choses. Quand toute la terre aprouveroit une action honteuse en soi , elle n'en demeureroit pas moins telle.

* Ce qui rend la modération pén-

(*) Cela ne peut s'entendre que relativement à la bravoure ; car on attache au terme de lâcheté d'autres sens à l'égard desquels elle est , & ne peut cesser d'être vicieuse.

ble à un homme ordinaire , c'est la difficulté de la soutenir dignement ; c'est la nécessité de ne commettre dans la fuite aucune action blâmable.

* Les hommes ombrageux & prompts à provoquer les autres , sont pour la plupart de très-malhonnêtes gens , qui , de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux , s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'éclat l'infamie de leur vie intérieure.

* Tel fait un effort & se présente une fois au danger , pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter , ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire , est d'usage

dans tous les tems ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens , & ne consiste pas à fraper de grands coups , mais à ne rien craindre.

* Celui qui cherche un péril inutile , n'est pas moins méprisable que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

* Celui qui va se battre de gaieté de cœur , est une bête féroce , qui s'efforce d'en déchirer une autre ; & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame , celui qui périt est moins à plaindre que le vainqueur.

* Les hommes accoutumés au sang , ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degrés cruels , insensibles ; ils se jouent de la vie des autres ; & la punition d'avoir pu manquer d'humanité , est de la perdre enfin tout-à-fait.

* Il y a des hommes qui croient leur ame au-dessus des passions , parce qu'ils en ont déjà ressenti quelque une qui ne

permet plus à d'autres de germer profondément. Ils prennent l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison.

* On ne peut juger des ames extraordinaires sur les règles communes ; le bonheur n'est pour elles ni sur la même route , ni de la même espèce que celui des autres hommes.

* Tout est plein de ces poltrons adroits, qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme, c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir.

* Jamais homme sans défaut eut-il de grandes vertus ? (*)

(*) *Le tour saillant de cette pensée en impose ; mais elle est plus éblouissante que solide. On a des défauts , parce qu'on est homme : mais on n'a pas des vertus , parce qu'on a des défauts. Certains défauts sont le principe de qualités extraordinaires : mais plusieurs de ces qualités ne sont pas des vertus , ou ce qu'elles ont de vertueux , bien loin de devenir des défauts auxquels elles tiennent , est altéré par eux.*

* La Noblesse , vaine prérogative. La véritable noblesse n'est point écrite d'encre en de vieux parchemins ; elle est gravée au fond du cœur en caractères ineffaçables.

* Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli , si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable !

* Dans les passions véhémentes & compliquées , les mouvemens oposés s'entredétruisent. Une sorte de stupidité rend l'ame presque insensible , & ne laisse l'usage ni des passions , ni de la raison.

* La voix d'un ami peut donner une grande chaleur aux raisonnemens d'un Sage.

* Dans un moment où l'épreuve se prépare au dehors , on ne reçoit jamais de mal que de soi-même ; & le Sage , se portant par-tout avec lui , porte aussi par-tout son repos & son bonheur.

* Le penser mâle des ames fortes

leur donne un idiôme particulier ; & les ames communes n'ont pas la Grammaire de cette langue.

* On doit être humilié quand on a contracté des habitudes qui forcent aux précautions les plus gênantes.

* Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles , il y a des imaginations fougueuses , qui sur un mot portent tout à l'extrême , avec lesquelles il vaut mieux suivre une route contraire , en les accablant d'abord , pour leur ménager ensuite des adouciffemens.

* L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse , qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer.

* On n'a pas tout perdu sur la terre , quand on y retrouve un fidèle ami.

* En observant les premiers symptômes d'un transport de passion , on ne sauroit dire quel en sera l'effet & le terme ; cela dépend d'une combinaison du caractère de l'homme , du genre de sa

passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne sauroit déterminer.

* L'ame ne peut guère s'occuper long-tems & fortement d'un objet, sans contracter de dispositions qui s'y raportent.

* La sublime raison se soutient que par la même vigueur de l'ame, qui fait les grandes passions (*).

* Il faut s'intéresser pour les malheureux, non par un simple sentiment de commisération, qui peut n'être qu'une

(*) Je croirois au contraire que le feu ou la vivacité d'où naissent les grandes passions, & la force ou la solidité qui caractérise la raison, sont deux principes oposés, incompatibles, & qui se disputent l'empire de notre ame. On peut dire, à la vérité, que les ames communes ne sont susceptibles, ni de ce feu, ni de cette force: mais quoi! n'y a-t'il pas des gens d'un esprit très-borné, & d'une raison très-superficielle, en qui les passions parviennent au comble de leur impétuosité. La sublime raison tient à l'entendement: la fougue des passions aux sens & à l'imagination.

foiblesse ; mais par la considération de la justice & de l'ordre , qui veulent que chacun soit placé de la manière la plus avantageuse à lui-même & à la Société.

* La diversité d'état & de fortune s'éclipse & se confond dans le mariage , elle ne fait rien au bonheur ; mais celle de caractère & d'humeur reste , & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour , choisit mal ; le pere qui n'a de règle que l'opinion , choisit plus mal encore.

* Une union qu'a formé la sagesse , doit croître avec l'âge , & durer autant qu'elle. Heureux ceux que l'amour assortit comme auroit fait la raison ?

* Un cœur malade ne peut guère écouter la raison que par l'organe du sentiment.

* On peut vivre beaucoup en peu d'années , & acquérir une grande expérience à ses dépens : c'est alors le che-

min des passions qui conduit à la Philosophie.

* Il y a des ames assez ressemblantes pour n'avoir aucun caractère marqué , dont on puisse au premier coup d'œil assigner les différences ; & cet embarras de les définir les fait prendre pour des ames communes , par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui les distingue , qu'il est impossible de les distinguer , & que les traits du modèle commun dans quelqu'un manque toujours à chaque individu , brillent tous également en elles. Ainsi chaque éprouve d'une estampe a ses défauts particuliers , qui lui servent de caractère ; & s'il en vient une qui soit parfaite , il faut la considérer long-tems pour la reconnoître.

* Quand l'amour s'est insinué trop avant dans la substance de l'ame , on ne peut plus l'en chasser , il en renforce & pénètre tous les traits , comme une eau forte & corrosive.

* L'aprobation publique peut être incessamment démentie par le cri de la conscience. Alors on est honoré & méprisable. Il vaut mieux être méprisé, ou du moins oublié, & vertueux.

* Un cœur foible, & flottant entre des passions contraires, n'a plus que le choix de ses fautes. S'il vient par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu ne l'a point guidé, & il n'en a pas moins de remords.

* Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoît peut se taire devant un conseil désintéressé.

* On peut résister à tout, hors à la bienveillance: il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres, que de leur donner la sienne.

* Les ames d'une trempe supérieure transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphère d'activité, dans laquelle rien ne leur ré-

fiste ; on ne peut les connoître fans vouloir les imiter , & de leur sublime élévation, elles attirent à elles tout ce qui les environne. De telles ames ne connoissent jamais bien les hommes ; elles les voyent plutôt comme elles les font, que comme ils font d'eux-mêmes.

* Qu'est-ce qui rend les amitiés fictives & si peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui feroient aimer ? Ce sont les intérêts de l'amour ; c'est l'empire de la beauté ; c'est la jalousie des conquêtes.

* Il n'y a point d'asyle sûr que celui où l'on peut échapper à la honte & au repentir.

* C'est être déjà coupable que de vouloir aller jusqu'au point où l'on commence à le devenir ; & l'on ne cherche pas scrupuleusement le terme de ses devoirs , quand on n'est point tenté de le passer.

* Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance aparen-

te ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs, & les grandes passions ne germent guère chez les hommes foibles.

* La fausse Philosophie est un langage trompeur qui ne consiste qu'en vains discours ; c'est un fantôme , une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions, & nous laisse comme un faux brave à leur aproche.

* Si l'on veut savoir laquelle est vraiment désirable, de la fortune, ou de la vertu, il n'y a qu'à songer à celle que le cœur préfère quand son choix est impartial. Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! ce ne sont pas les vicieux au faîte des honneurs, dans le sein des plaisirs, qui font envie ; ce sont les vertueux infortunés, & l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux aparens. Ce sentiment est commun à tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun porte en lui, nous enchante malgré que nous en

ayons ; si-tôt que la passion nous permet de le voir , nous lui voulons ressembler. Si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même , il voudroit être un homme de bien.

* Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'aprobation d'autrui , mais seulement au bon témoignage de soi-même. La conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'Univers. La grandeur de l'homme appartient à tous les états , & nul ne peut être heureux , s'il ne jouit de sa propre estime ; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau , comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui , sans être forcé de se haïr lui-même ?

* Les sens & les plaisirs grossiers sont des pièges peu dangereux pour un cœur sensible , & il lui en faut de plus délicats. Ce qui est à craindre pour lui , ce sont les maximes & les leçons du monde ; c'est la force terrible de l'exemple

ple universel & continuel du vice : ce sont les sophismes adroits dont il se colore.

* Une réflexion qui doit l'emporter sur la fausse raison du vice , sur les fières erreurs des insensés , & qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage , c'est que la source du bonheur n'est toute entière , ni dans l'objet désiré , dans le cœur qui le possède , mais dans le raport de l'un & de l'autre ; & que , comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité , tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur , il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé ; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire , un certain concours , dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible , & toujours ignoré du faux Sage , qui

D

s'arrête au plaisir du moment , faute de connoître un bonheur durable.

* Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre , de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans , & de se procurer les moyens d'être heureux , en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore , si l'on ne peut avoir qu'un d'eux , sacrifier celui que le sort peut rendre à celui qu'on ne recouvre point , quand on l'a perdu ?

* Comment jouir d'un bien dont on a perdu le goût ? Pour pouvoir posséder ce qu'on aime , il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

* Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix , & la force unie des amis , comme celle des lames d'un aimant artificiel , est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié , c'est là ton triomphe ! Mais qu'est-ce que la seule amitié au-

près de cette union parfaite, qui joint toute l'énergie de l'amitié des liens cens fois plus sacrés ?

* Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ?

* L'homme de bien entre avec une secrète horreur dans le vaste desert du grand nombre. Ce chaos ne lui offre qu'une solitude affreuse, où régné un morne silence. Son ame à la presse cherche à s'y répandre, & se trouve partout resserrée. Il n'est seul que dans la foule; son cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté; il voudroit répondre, on ne lui dit rien qui aille jusqu'à lui. Il n'entend point la langue du pays, & personne n'entend la sienne.

* Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vû ! L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame fran-

che, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. Il est bien à craindre que celui qui dès la première vue, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans, comme un inconnu, si vous avez quelque service important à lui demander. Quand on voit des hommes dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, on présume volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

* Le vrai ton de la bonne conversation est coulant & naturel; il n'est ni pesant, ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont, ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux des mots; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les faillies, l'ingénieuse raillerie & la morale austère. On y par-

le de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'aprofondit point les questions de peur d'ennuyer ; on les propose comme en passant , on les traite avec rapidité , la précision mene à l'élégance ; chacun dit son avis , & l'appuye en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrément le sien ; on dispute pour s'éclairer , on s'arrête avant la dispute ; chacun s'instruit , chacun s'amuse , tous s'en vont contens ; & le Sage même peut raporter de ses entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

* Dans les grandes Villes il y a des coteries où un petit nombre d'hommes & de femmes pensent pour tous les autres , & tous les autres parlent & agissent pour eux. Comme chacun y songe à ses intérêts , & personne au bien commun , & que les intérêts particuliers sont toujours oposés entr'eux , c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales , un flux & reflux de préjugés , d'opinions

contraires , où les plus échauffés , animés par les autres , ne savent presque jamais de quoi il est question. Souvent même chaque coterie a ses règles , ses jugemens , ses principes , qui ne sont point admis ailleurs. Le bon , le mauvais , le beau , le laid , la vérité , la vertu , n'ont qu'une existence locale & circonscrite.

* Le monde admet des principes pour la conversation , & d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne , & l'on est convenu qu'ils ne se rassembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un Auteur , sur-tout d'un Moraliste , qu'il parle comme ses Livres , ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits , ses discours , sa conduite , sont trois choses toutes différentes qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot , tout est absurde , & rien ne choque , parce qu'on y est accoutumé ; & il y a même à cette conséquence une sorte de bon air dont

bien des gens se font honneur.

* Les hommes à qui l'on parle , ne font point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur , leurs lumières ne font point dans leur esprit , leurs discours ne représentent point leurs pensées , on n'aperçoit d'eux que leur figure ; & l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant , où le spectateur paisible est le seul être mû par lui-même.

* L'union des cœurs fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoît point la loi des distances , ils se toucheroient aux deux bouts du monde.

* C'est l'union des ames qui les anime : le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime , fait valoir celui qu'il nous rend.

* Tout observateur qui se pique d'esprit , est suspect. Sans y songer , il peut sacrifier la vérité des choses à l'éclat des pensées , & faire jouer sa phrase aux dépens de la justice.

* Il y a une gentillesse de style qui n'étant point naturelle , ne vient d'elle-même à personne , & marque la prétention de celui qui s'en sert.

* Le meilleur mariage expose à des hazards ; & comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage , un cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son fort.

* Les passions impétueuses rendent les hommes enfans. Un amour forcené se nourrit aisément de chimères , & il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes par les plus frivoles objets.

* Il n'y a qu'un Géomètre & un sot qui puissent parler sans figures.

* Un même jugement est susceptible de cent degrés différens. Comment déterminer celui de ses degrés qu'il doit avoir : sinon , par le tour qu'on lui donne ?

* Il y peu de phrases qu'on ne puisse rendre absurdes en les isolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des Critiques subalternes, ou envieux.

* Les Capitales diffèrent moins entr'elles que les Peuples; les caractères nationaux s'y effacent & se confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des Cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une Société nombreuse & refermée, qui est le même à peu près sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractère originel.

* Si l'on veut étudier un peuple, c'est dans les Provinces reculées où les hommes ont encore leurs inclinations naturelles, qu'il faut aller les observer. En parcourant lentement & avec soin plusieurs de ces Provinces les plus éloignées les unes des autres, toutes leurs différences donnent le génie particulier de chacune: tout ce qu'elles ont de commun & que n'ont pas les autres,

E

forme le génie national ; & ce qui se trouve par-tout appartient en général à l'homme.

* C'est un des miracles de l'amour de faire trouver du plaisir à souffrir ; de vrais Amans regarderoient comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui leur ôteroit le sentiment de leurs peines.

* L'étude du monde est remplie de difficultés , & l'on ne fait pas trop quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philosophe en est trop loin , l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour réfléchir , l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philosophe , il le considère à part , & n'en pouvant discerner les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée , il ne le voit jamais à sa place , & n'en sent ni la raison , ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout , & n'a le tems de penser à rien. La mobilité des

objets ne lui permet que de les apercevoir & non de les observer ; ils s'effacent mutuellement avec rapidité , & il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au chaos.

* On ne peut pas non plus voir & méditer alternativement , parce que le spectacle exige une continuité d'attention , qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son tems par intervalles , entre le monde & la solitude , toujours agité dans sa retraite , & toujours étranger dans le monde , ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie en deux grands espaces , l'un pour voir , l'autre pour réfléchir. Mais cela même est presque impossible ; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré ; & quiconque a pu vivre dix ans sans penser , ne pensera de sa vie.

* C'est encore une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer , n'ob-

serve rien ; parce qu'étant inutile dans les affaires , & importun dans les plaisirs , il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même , dans l'école du monde comme dans celle de l'amour , il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

* Tout homme oisif qui veut voir le monde , doit en prendre les manières , au moins jusqu'à un certain point ; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'est bon à rien , & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire ? Un tel homme doit donc s'exercer autant qu'il est possible à devenir poli sans fausseté , complaisant sans bassesse , & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société , qu'il puisse y avoir été souffert sans en adopter les vices.

* La Satyre a peu de cours dans les grandes Villes , où ce qui n'est que mal est si simple , que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t'il à blâmer où la vertu n'est plus est aimée ? & de quoi

médiroit-on , quand on ne trouve plus de mal à rien ? Mais malheur à qui prête le flanc au ridicule ! sa caustique empreinte est ineffaçable.

Dans les mêmes sociétés , hommes & femmes , tous instruits par l'expérience du monde , & sur-tout par leur conscience , se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible , toujours philosophant tristement , toujours dégradant par vanité la nature humaine , toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien , toujours d'après leur propre cœur médifiant du cœur de l'homme.

* Les gens du monde parlent beaucoup de sentiment , mais il ne faut pas entendre par-là un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales , & quintessencié par tout ce que la Métaphysique a de plus subtil. Ce sont des raffinemens inconcevables. Il en est du sentiment

chez eux , comme d'Homère chez les Pédans , qui lui forgent mille beautés chimériques , faute d'apercevoir les véritables. De cette manière on dépense tout le sentiment en esprit ; & il s'en exhale tant dans le discours , qu'il n'en reste plus pour la pratique.

* La bienséance suplée au sentiment ; on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité : du moins tant qu'il n'en coûte que des formules , & quelques gênes passagères qu'on s'impose pour faire bien parler de soi ; car , quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-tems , ou à coûter trop cher , adieu le sentiment , la bienséance n'en exige pas jusques-là.

* Tout est compassé , mesuré , pesé dans ce qu'on apelle des procédés : tout ce qui n'est plus dans les sentimens , les hommes du monde l'ont mis en règle parmi eux. Nul n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres ; c'est la première maxime de la sagesse. Cela*

se fait , cela ne se fait pas : voilà la décision suprême.

* Ces règles ainsi établies , tout le monde fait à la fois la même chose dans les mêmes circonstances. Tout va par tems comme les évolutions d'un Régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes , clouées sur la même planche & attachées au même fil.

* De quel usage sont les Tragédies modernes au Peuple qui les voit représenter ? Que lui importe Pompée ou Sertorius ? Les tragédies des Grecs rouloient sur des événemens réels , ou réputés tels par les Spectateurs , & fondés sur des Traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des Grands ? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu , leur donnent souvent de mauvaises nuits , & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois ? Qu'on juge de la vraisemblance & de l'utilité de tant de Pièces qui roulent sur ce chimérique sujet !

* La Comédie doit représenter au naturel les mœurs du Peuple pour lequel elle est faite , afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts , comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se trompèrent dans leur objet ; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes , & depuis , le seul Molière peignit encore plus naïvement celles des François du siècle dernier à leurs propres yeux. Le Tableau a changé , mais il n'est plus revenu de Peintre.

* Maintenant on copie au Théâtre les conversations d'une centaine de Maisons de Paris. Il y a dans cette grande Ville cinq ou six cens mille ames dont il n'est jamais question sur la scène. Molière osa peindre des bourgeois & des artisans , aussi-bien que des Marquis. Socrate faisoit parler des Cochers , Menuisiers , Cordonniers , Maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui , qui sont des

gens d'un autre air, se croiroient déshonorés , s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un Marchand , ou dans la boutique d'un Ouvrier ; & ils cherchent dans le rang de leurs personnages l'élevation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie.

* En général il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la Scène Française. Tout se passe en beaux Dialogues bien agencés, bien ronflans , où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur , est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales ; & le je est presque aussi scrupuleusement banni du Théâtre que des Ecrits de Port-Royal.

* Les situations les plus vives ne font jamais oublier à l'Auteur un bel arrangement de phrases , ni même des attitudes élégantes. Si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur , non content d'observer la décence en tombant , il ne tombe point : la décence le main-

tient debout après sa mort ; & tous ceux qui viennent d'expirer , s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

* L'honnête homme du monde n'est point celui qui fait de bonnes actions , mais celui qui dit de belles choses ; & un seul propos inconsidéré , lâché sans réflexion , peut faire à celui qui le tient un tort irréparable , que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. Aussi, quoique les œuvres des hommes ne ressemblent guère à leurs discours ! on ne les peint que par leurs discours , sans avoir égard à leurs œuvres.

* Les gens imbus des maximes du monde prétendent qu'il n'y a que le demi-Philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai Sage ne les considère que par les apparences : qu'il doit prendre les préjugés pour principes , les bienséances pour loix , & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les foux.

* Une femme vertueuse ne doit pas

seulement mériter l'estime de son mari ; mais l'obtenir : s'il la blâme , elle est blâmable : & fût - elle innocente , elle a tort , si-tôt qu'elle est soupçonnée ; car les aparences même sont au nombre de ses devoirs.

* La meilleure manière de juger de ses lectures , est de sonder les dispositions où elles laissent l'ame. Quelle sorte de bonté pourroit avoir un Livre qui ne porte point ses Lecteurs au bien ?

* La vérité qui blâme est plus honorable que la vérité qui loue : car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent , & les plus indignes en sont toujours les plus affamés ; mais la censure est utile , & le mérite seul la fait supporter.

* Les Parisiennes se mettent si bien , ou du moins , elles en ont tellement la réputation , qu'elles servent en cela comme en tout de modèle au reste de l'Europe. En effet , on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus

bizarre. Elles font de toutes les femmes les moins asservies à leur propre mode. La mode domine les Provinciales, mais les Parisiennes dominent la mode, & la savent plier, chacune à son avantage. Les premières sont comme des Copistes ignorans & serviles, qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe : les autres sont des Auteurs qui copient en maîtres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

* L'Opéra de Paris passe à Paris pour le Spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable, qu'inventa jamais l'art humain. C'est, dit-on, le plus superbe monument de la magnificence de LOUIS XIV. On y représente en effet à grands frais, non-seulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien grandes, que personne n'a jamais vues ; & sûrement Pope a voulu désigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux,

des Lutins , des Monstres , des Rois , des Bergers , des Fées , de la fureur , de la joie , un feu , une gigue , une bataille , & un bal. La Bruyère ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à si grands frais. Cela n'est pourtant pas difficile à concevoir pour tout homme qui n'est pas dépouvû du goût des beaux Arts. La Musique Françoisse , la Danse , & le merveilleux ensemble , feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux Spectacle qui puisse exister. (*)

* La première maxime qui introduit le vice dans une ame bien née , c'est celle qui étouffe la voix de la conscience par la clameur publique , & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui

(*) *Encore une des thèses particulières & favorites de M. R. Nous en laissons la décision aux Connoisseurs.*

succombe aux mauvais exemples ; tel rougit d'être modeste , & devient effronté par honte , & cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes, que les mauvaises inclinations. La crainte du ridicule domine : on braverait plutôt cent périls qu'une raillerie. Qu'est-ce que cette répugnance qui met un prix aux railleries de gens , dont l'estime ne peut en voir aucun ?

* Il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice. Le Sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter , il l'observe , & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause ; mais quant aux désordres particuliers , il s'y oppose , ou en détourne les yeux , de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence.

* Dans l'absence ou le célibat , il ne faut point à l'honnête homme des ref-

sources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Les deux sexes ne sont pas sur ce point de natures différentes.

* Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens sensés, qui le connoissent par une longue expérience & de paisibles observations, non de jeunes étourdis, qui n'en voyent que la superficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes.

* C'est dans les apartemens dorés qu'un Ecolier va prendre les airs du monde; mais le Sage en apprend les mystères dans la chaumière du pauvre. C'est là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice. C'est là qu'on s'instruit par quelques iniquités secrètes. Le puissant & le riche arrachent un reste de pain noir à l'oprimé qu'ils feignent de plaindre en public.

* Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés; & il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la

main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent.

* Quiconque veut être homme en effet, doit savoir redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas : elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuisible, où des éclats pour écraser leurs voisins.

* Comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, on sent bien-tôt au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus élève & nourrit le génie ; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, & à nous éloigner en tous sens des vices qui les ont produits.

* Le parti le plus honnête est toujours le plus sage. Il n'y a point de route

route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide, & plus doux par elle. Si on le manque, elle seule peut en dédommager.

* En aprenant à penser à un objet aimable, on apprend de lui à être sensible; & cette éducation vaut bien l'autre. Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

* Quand le bonheur commun de deux personnes qui s'aiment & voudroient s'unir devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime, c'est tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir.

* Le véritable amour a cet avantage aussi-bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, & qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose, par le sentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte.

* Si l'amour est le plus délicieux

sentiment qui puisse entrer dans le cœur humain , tout ce qui le prolonge & le fixe , même au prix de mille douleurs , est encore un bien.

* Si l'amour est un desir qui s'irrite par les obstacles , il n'est pas bon qu'il soit content , il vaut mieux qu'il dure & soit traversé , que de s'éteindre au sein des plaisirs.

* Le plus puissant de tous les obstacles à la durée d'une passion , c'est de n'en avoir plus à vaincre. L'Univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve.

* On n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint , effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux ; & le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

* On ne sauroit nier l'existence de ces attachemens nés de la première vue , & fondés sur des conformités indéfinissables. Le nombre n'en est que

trop grand. M. Richard son s'en moque ; mais il auroit mieux fait d'enseigner à les vaincre.

* L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports sont chimériques, il dure au moins autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

* On n'aime point si l'on n'est aimé ; du moins on n'aime pas long-tems. Ces passions sans retour, qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens ; si quelques-unes pénètrent jusqu'à l'ame, c'est par des rapports faux, dont on est bien-tôt détrompé.

* Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent, & ses charmes, qui font les délices des ames pures, sont le premier supplice du

méchant , qui les aime encore , & n'en fauroit plus jouir.

* La vertu est si nécessaire à nos cœurs , que quand on a une fois abandonné la véritable , on s'en fait ensuite une à sa mode , & l'on y tient plus fortement , peut-être parce qu'elle est de notre choix.

* Il est insensé de chercher dans l'égarement de son cœur un repos qu'on ne trouve que dans la sagesse.

* Si le premier désordre est pénible & lent , tous les autres sont prompts & faciles. Le prestige des passions fascine la raison , trompe la sagesse , & change la nature , avant qu'on s'en aperçoive. On s'écarte un seul moment de la vie , on se détourne d'un seul pas de la droite route ; aussi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin dans le gouffre , & on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes , avec un cœur né pour la vertu.

* Heureux & solidement heureux ,

les Epoux que le devoir & l'honnêteté lie ! tendres amis , fans brûler de ce feu dévorant qui consume l'ame , ils s'aiment d'un sentiment pur & doux qui la nourrit , que la sagesse autorise , & que la raison dirige.

* La Providence éternelle veille sur la moindre des œuvres du Créateur : elle fait ramper l'insecte & rouler les Cieux.

* L'Etre dont le Ciel est le Trône soutient ou détruit , quand il lui plaît , nos propres forces , la liberté qu'il nous donne. (*)

* Il y a des gens qui ne sont pas tout-à-fait sans religion : mais ils se bornent à une religion extérieure & maniérée , qui , sans toucher le cœur , rassure la conscience , à de simples formules : ils

(*) Il seroit difficile de dire dans quelle Ecole de Théologie ou de Philosophie cette décision est puisée. Elle est assez obscure pour avoir besoin de Commentaire.

croient exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du tems. Scrupuleusement attachés au culte public, ils n'en savent rien tirer pour la pratique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit du monde avec l'Evangile, ni la foi avec les œuvres, ils prennent un milieu qui contente leur vaine sagesse, ils ont des maximes pour croire, & d'autres pour agir : ils oublient dans un lieu ce qu'ils avoient pensé dans l'autre : ils sont dévots à l'Eglise, & philosophes au logis. Alors ils ne font rien nulle part : leurs prières ne font que des mots, leurs raisonnemens des sophismes, & ils suivent pour toute lumière la fausse lueur des feux errans qui les guident pour les perdre.

On ne sauroit se passer de la Religion. En vain un heureux instinct porte au bien, une passion violente s'éleve, elle a sa racine dans le même instinct, que fera-t-on pour la détruire ? En vain tire-t'on de la considération de l'ordre

la beauté de la vertu, & sa bonté de l'utilité commune : que fait tout cela contre l'intérêt particulier ? & lequel au fond importe le plus à l'homme, de son bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du sien ? En vain la crainte de la honte ou du châtement empêche de faire du mal pour son profit : il n'y a qu'à faire mal en secret : la vertu n'a plus rien à dire, & l'on punira comme à Sparte, non le délit, mais la maladresse. En vain enfin le caractère & l'amour du beau sont empreints par la nature au fond de l'ame, la règle subsistera aussi long-tems qu'il ne sera point défiguré : mais comment s'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modèle auquel on puisse la comparer ? Ne fait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altère & se modifie in-

fenfiblement dans chaque fiécle , dans chaque peuple , dans chaque individu , selon l'inconftance & la variété des préjugés ?

* Celui qui adore l'Être éternel , détruit d'un fouffle ces fantômes de raifon qui n'ont qu'une vaine aparence , & fuient comme un ombre devant l'immortelle vérité. Rien n'exifte que par celui qui eft. C'eft lui qui donne un but à la juftice , une bafe à la vertu , un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'eft lui qui ne cefle de crier aux coupables que leurs crimes fecrets ont été vus , & qui fait dire au jufté oublié : tes vertus ont un témoin. C'eft lui , c'eft fa fubftance inaltérable , qui eft le vrai modèle des perfeftions dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos paftions ont beau la défigurer , tous fes traits liés à l'effence infinie fe reprefente toujours à la raifon , & lui fervent à rétablir ce que l'impof-ture & l'erreur en ont altéré. Tout ce
qu'on

qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu : tout le reste est l'ouvrage des hommes. ()

* C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'ame s'épure & s'élève ; qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses , & à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux idées terrestres ; & quand l'Etre immense dont il s'occupe n'existeroit pas , il seroit encore bon qu'il s'en occupât sans cesse , pour être plus maître de lui-même , plus fort , plus heureux , & plus sage.

* Ce n'est pas seulement l'intérêt des Epoux , c'est la cause commune de tous

(*) *A l'exception de ce qui est fondé sur une Révélation qui a des caractères authentiques de Divinité.*

les hommes , que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux Epoux s'unissent par un nœud solemnel , il intervient un engagement tacite de tout le genre-humain , de respecter ce lien sacré , d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'est une raison très-forte contre les mariages clandestins , qui n'offrant nul signe de cette union , exposent des cœurs innocens à brûler d'un flamme adultère.

* Il n'y a point de crime que ceux qui croient l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame puissent appeler secret , puisque tout crime a pour témoin le premier offensé , & le seul vrai Juge. Etrange secret que celui qu'on dérobe à tous les yeux , hors ceux à qui l'on a plus d'intérêt à le cacher !

* Où chercher la saine raison , sinon , dans celui qui en est la source ? & que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider ? Dé-

fions-nous d'une Philosophie en paroles ; défions-nous d'une fausse vertu qui frappe toutes les vertus , & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien , est de le chercher sincèrement ; & l'on ne peut longtemps le chercher ainsi sans remonter à l'Auteur de tout bien.

* N'est-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même , d'avoir une règle pour ses actions , une autre pour ses sentimens , de penser comme s'il étoit sans corps , d'agir comme s'il étoit sans ame , & de ne jamais approprier à soi tout entier rien de ce qu'il fait en toute sa vie ?

* Un incrédule , d'ailleurs heureusement né , se livre aux vertus qu'il aime : il fait le bien par goût , & non par choix. Si tous ses desirs sont droits , il les suit sans contrainte : il les suivroit de même , s'ils ne l'étoient pas : car pourquoi se gêneroit-il ? Mais celui qui

reconnoît & sert le pere commun des hommes, se croit une plus haute destination : l'ardeur de la remplir anime son zèle, & suivant une règle plus sûre que ses penchans, il fait faire le bien qui lui coûte, & sacrifier les desirs de son cœur à la loi du devoir.

* Une ame une fois corrompue, l'est pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même : à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation, ne change tout-à-coup ses rapports, & par un violent ébranlement, ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues, toutes ses passions modifiées dans ce bouleversement général, on reprend quelquefois son caractère primitif, & l'on devient comme un nouvel être récemment sorti des mains de la Nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abject & foi-

ble ; aujourd'hui l'on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens , on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté , & l'on en devient plus attentif à s'y soutenir.

* Le cœur nous trompe en mille manières , & n'agit que par un principe toujours suspect , mais la raison n'a d'autre fin que ce qui est bien : ses règles sont sûres , claires , faciles dans la conduite de la vie ; & jamais elle ne s'égarer que dans d'inutiles spéculations qui ne sont pas faites pour elle.

* L'ordre qu'un Maître sage met dans sa maison est l'image de celui qui régit au fond de son ame : il semble imiter dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du Monde. On n'y voit , ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage , & n'est supportable qu'à celui qui l'impose , ni cette confusion mal entendue , qui , pour trop avoir , ôte l'usage

de tout. On y reconnoît toujours la main du Maître, & l'on ne la sent jamais ; il a si bien ordonné le premier arrangement qu'ensuite tout va tout seul, & qu'on jouit à la fois de la règle & de la liberté.

* C'est une erreur de croire que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges, que de caractères & d'humeurs, suffisent entre deux Epoux : ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est que plus durable.

* L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie

civile , gouverner prudemment sa maison , bien élever ses enfans. Les Amans ne voyent jamais qu'eux , ne s'occupent incessamment que d'eux , & la seule chose qu'ils sachent faire , est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des Epoux qui ont d'autres soins à remplir.

* Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour. On prend sa violence pour un signe de sa durée ; le cœur surchargé d'un sentiment si doux , l'étend , pour ainsi dire , sur l'avenir ; & tant que cet amour dure , on croit qu'il ne finira point. Mais , au contraire , c'est son ardeur même qui le consume ; il s'use avec la jeunesse , il s'efface avec la beauté , il s'éteint sous les glaces de l'âge ; & depuis que le Monde existe , on n'a jamais vu deux Amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre.

On doit donc compter qu'on cessera de s'adorer tôt ou tard , alors l'idole qu'on servoit , détruite , on se voit ré-

ciproquement tels qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aime ; ne le trouvant plus , on se dépîte contre celui qui reste , & souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré. Il y a peu de gens , dit la Rochefoucault , qui ne soyent honteux de s'être aimés , quand ils ne s'aiment plus.

* Combien alors il est à craindre que l'ennui ne succède à des sentimens trop vifs ; que leur déclin , sans s'arrêter à l'indifférence , ne passe jusqu'au dégoût ; qu'on ne se trouve enfin tout-à-fait rassasiés l'un de l'autre , & que pour s'être trop aimés Amans , on ne vienne à se haïr Epoux.

* La félicité est la fortune du Sage , & il n'y en a point sans vertu. Mais il faut prendre garde que ce mot de vertu , trop abstrait , n'ait plus d'éclat que de solidité , & ne soit un nom de parade qui sert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes.

* Ce n'est pas assez que la vertu soit la base de la conduite ; il faut établir cette base même sur un fondement inébranlable. Autrement on est dans le cas de ces Indiens qui font porter le Monde sur un grand Eléphant , & puis l'Eléphant sur une Tortue : & quand on leur demande sur quoi porte la Tortue , ils ne savent plus que dire.

* Quand on revient entièrement des erreurs de sa jeunesse , le retour qu'elles ont produit en autorise le souvenir , & l'on peut dire avec un Ancien ; hélas ! je périssois , si je n'eusse péri.

* Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscrettement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantissent , pour ainsi dire , leur existence , à force de l'étendre sur la terre , ils aggravent le poids de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille privations amères : plus ils sentent , & plus ils souffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie , & plus ils sont malheureux.

Celui qui croit Dieu existant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme ne sauroit penser qu'un être intelligent reçoivent un corps & soit placé sur la terre au hazard, seulement pour vivre, souffrir, & mourir. Il y a sans doute à la vie humaine un but, une fin, un objet moral.

* Si l'envie de mourir donnoit le droit de s'ôter la vie, ce seroit un argument fort commode pour les scélérats. Il n'y auroit plus de forfaits qu'ils ne justifiasent par la tentation de les commettre, & dès que la violence de la passion l'emporteroit sur l'horreur du crime, dans le desir de mal faire, ils en trouveroient aussi le droit.

* Tu veux cesser de vivre. Mais je voudrois bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impose-t'il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le

peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui te demandera compte de ton tems. Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu , afin que j'apprenne de lui comment il faut avoir rempli la vie pour être en droit de la quitter.

* Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus , & tu dis : la vie est un mal. Mais regarde , cherche dans l'ordre des choses , si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'Univers ? & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie est un mal pour le méchant qui prospère , & un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère , mais son rapport avec son objet , qui la rend bonne ou mauvaise.

* Tut'ennuyes de vivre , & tu dis ; la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé , & tu diras ; la vie est un bien. Tu diras plus vrai , sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal , corrige les affections dérégées , & ne brûle pas la maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

* Celui qui souffre , doit chercher à ne plus souffrir. Mais est-il besoin de mourir pour cela ? Que sont dix , vingt , trente ans , pour un homme immortel ? La peine & le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant , elle n'est rien par elle - même , son prix dépend de son emploi.

* Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; & que , si c'est un mal d'avoir vécu , c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis

pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme , qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta destination.

* Ta mort ne fait de mal à personne ? Et la société à qui tu dois ta conversation, tes talens , tes lumières , la patrie à laquelle tu apartiens , les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ? Est-il permis de renoncer aux devoirs d'homme & de Citoyen ?

* Le Suicide est une mort furtive & honteuse. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter , rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien. Je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

* Chaque fois que tu seras tenté de fortir de la vie , dis en toi-même : *Que*

je fasse encore une bonne action avant que de mourir. Puis va chercher quelque indigent à secourir , quelque infortuné à consoler , quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui , elle te retiendra encore demain , après-demain , toute ta vie. Si elle ne te retient pas , tu n'es qu'un méchant.

* Il faut avoir le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs. Avec trop d'indifférence pour toute chose , on ne réussit jamais à rien.

* Quand de grandes afflictions ont bouleversé l'homme , la raison seule ne sauroit lui rendre la raison. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frapans lui arrachent une partie de l'attention que son cœur ne donne qu'à ceux qui l'occupent. Il faut , pour le rendre à lui-même , qu'il sorte d'au-dans de lui ; & ce n'est que dans l'agitation d'une vie active qu'il peut retrouver le repos.

* A mesure qu'on avance en âge , tous les sentimens se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher , & l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés , jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même , on ait cessé de sentir & de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrémités , il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle ; plus il perd , plus il s'attache à ce qui lui reste , & il tient , pour ainsi dire , au dernier objet par les liens de tous les autres.

* La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement. L'amitié paroît avoir été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines.

* Tel est le droit de la Guerre parmi

les peuples savans, humains, & polis de l'Europe : on ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte.

* Voici le caractère d'un peuple célèbre, (les Chinois.) Lettré, lâche, hypocrite, & charlatan ; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit, sans aucun génie, abondant en signes & stérile en idées ; poli, complimenteur, adroit, fourbe, & fripon ; il met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées, & ne connoît d'autre humanité que les salutations & les révérences.

* Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes, & quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de Morale peut tenir lieu de tous les autres : ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende. On peut regarder comme le plus estimable des hommes, ce Romain qui vouloit que sa maison
fût

fût construite de manière qu'on vît ce qui s'y faisoit.

* L'usage du monde & l'expérience ôtent le ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le Cabinet ; on devient moins propre à juger les hommes depuis qu'on en a beaucoup observé , moins pressé d'établir des propositions universelles , depuis qu'on a tant vu d'exceptions. En général l'amour de la vérité guérit de l'esprit de systême ; on devient moins brillant & plus raisonnable ; & ceux qui nous fréquentent , s'instruisent beaucoup mieux avec nous , depuis que nous ne sommes plus si savans.

* Un homme sans passion ne peut inspirer d'aversion à personne.

* Les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir , & qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux.

* Tous ces sages contemplatifs qui ont passé leur vie à l'étude du cœur hu-

main, en savent moins sur les signes de l'amour, que la plus bornée des femmes sensibles.

* Les usages qu'on nomme du bel air, naissent & passent comme un éclair. Le savoir vivre consiste à se tenir toujours au guet, à les saisir au passage, à les affecter, & à montrer qu'on fait celui du jour : le tout, pour être simple.

* La douce chose, de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses ! Que c'est un spectacle agréable & touchant que celui d'une maison simple & bien réglée, où régner l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni sans apareils, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme !

* Par-tout où l'on substitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne presque toujours.

* Tout l'apareil de l'économie rustique donne au Château d'un Gentilhomme un air champêtre, plus vivant,

plus animé, plus gai, je ne fai quoi qui sent la joie & le bien-être, qu'il n'a pas dans l'état d'une morne dignité.

* La terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent ; mieux cultivée , elle rend davantage : cette surabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore ; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne fait où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs

* Au contraire, les terres négligées perdent leur fertilité; moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées. C'est le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui se dépeuple, on doit tôt ou tard mourir de faim.

* Dans le choix des ouvriers de la campagne, qu'on nomme journaliers, on fait bien de préférer toujours ceux du pays, & les voisins aux étrangers & aux

inconnus. Si l'on perd quelque chose à ne pas prendre les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir toujours autour de soi, & de pouvoir compter sur eux dans tous les tems, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

* Tous les moyens d'émulation qui paroissent dispendieux, employés avec prudence & justice, rendent insensiblement tous ceux qui servent laborieux, diligens, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la constance & du tems, peu de gens savent & veulent s'en servir.

C'est une affaire importante que le choix des domestiques. On ne doit pas les regarder seulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un service exact, mais comme des membres de la famille dont le mauvais choix est capable de la désoler. Un ramassis de canailles

ruine le maître , corrompt les enfans dans les maisons opulentes.

* La première chose qu'on doit demander des domestiques, est d'être honnêtes gens , la seconde d'aimer leur Maître , la troisième de le servir à son gré : mais pour peu qu'un Maître soit raisonnable , & un domestique intelligent , la troisième fuit toujours les deux autres.

* Formez les domestiques comme il faut , & jamais ils ne vous quitteront pour en aller servir d'autres. Si vous ne songez qu'à vous en les formant , en vous quittant ils font fort bien de ne songer qu'à eux ; mais occupez-vous d'eux un peu davantage , & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige ; & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi , ne me doit aucune connoissance.

* Des Maîtres humains ne négligent pas des devoirs que remplissent par ostentation beaucoup de Maîtres sans cha-

rité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieillesse ôtent les moyens de les servir.

* Nul ne remplit bien son devoir s'il ne l'aime ; & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui fussent aimer leur devoir.

* Le commerce continuel des deux sexes ne résulte point de l'union conjugale. La femme & le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même manière ; ils doivent agir de concert sans faire les mêmes choses. La vie qui charmeroit l'un seroit insupportable à l'autre : les inclinations que leur donne la nature, sont aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose : leurs amusemens ne diffèrent pas moins que leurs devoirs : en un mot tous deux courent au bonheur par des chemins différens, & ce partage de travaux & de soins est le plus fort lien de leur union.

* Dans la république on retient les

Citoyens par des mœurs , des principes , de la vertu ; mais comment contenir des domestiques , des mercenaires , que par la contrainte , par la gêne ? Tout l'art du Maître est de cacher cette gêne sous le voile du plaisir ou de l'intérêt ; en sorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'ils sont obligés de faire.

* Des Maîtres intelligens & bien intentionnés peuvent former à la fois dans les mêmes hommes de bons domestiques pour le service de leur personne , de bons payfans pour cultiver leurs terres , de bons soldats pour la défense de la Patrie , & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeler.

La pure Morale est si chargée de devoirs sévères , que si on la surcharge encore de formes indifférentes , c'est presque toujours aux dépens de l'essentiel. C'est le cas de la plûpart des moines , qui , soumis à mille règles inutiles ne savent ce que c'est qu'honneur & vertu.

* Il n'y a pas plus de mal à danser qu'à chanter ; chacun de ces amusemens est également une inspiration de la nature.

* Il ne peut y avoir de crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Au contraire, toutes les fois qu'il y a concours de deux sexes , tout divertissement public devient innocent, par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête à tête. (*)

* Ce sont moins les familiarités des Maîtres que leurs défauts qui les font mépriser chez eux. L'insolence des domestiques annonce plutôt un Maître vicieux que foible. Rien ne leur donne
autant

(*) Voici encore une thèse de M. R. qu'il a traitée plus au long dans sa Lettre à M. d'Alembert. Les Bals publics n'ont pas autant d'avantages & ne sont pas aussi exemts d'inconvéniens que le prétend leur Apologiste. Mais il faudroit plus de place que nous n'en avons ici pour calculer les uns & les autres.

autant d'audace que la connoissance de ces vices , & tous ceux qu'ils découvrent en lui sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

* Les valets imitent les Maîtres , & les imitant grossièrement , ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

* On a dit qu'il n'y avoit point de Héros pour son valet de chambre ; cela peut être : mais l'homme juste a l'estime de son valet ; ce qui montre assez que l'Héroïsme n'a qu'une vaine apparence , & qu'il n'y a rien de solide que la vertu.

* La servitude est si peu naturelle à l'homme , qu'elle ne sauroit exister sans quelque mécontentement. C'est bon signe quand il se borne à ce que chacun voudroit être le premier en faveur , comme il croit l'être en attachement , quand c'est-là l'unique plainte des do-

mestiques , & leur plus grande injustice.

* Il est impossible à un Maître qui a vingt domestiques de venir jamais à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme , & de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul dégoûteroit d'être du nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie , le plaisir de la confiance , est perdu pour eux. Ils achètent bien cher tout leur or.

* C'est une grande erreur dans l'économie domestique , ainsi que dans la vie civile , de vouloir combattre un vice par un autre , ou former entr'eux une sorte d'équilibre , comme si ce qui sape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais servir à l'établir. On ne fait par cette mauvaise police que réunir tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maison n'y régneront pas seuls ; laissez-en germer un , mille viendront à sa suite.

* Dans une maison où le Maître est

sincèrement chéri & respecté , tous les domestiques se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur , sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime que celle qui fait transformer ainsi le vil métier d'accusateur en une fonction de zèle , d'intégrité , de courage , aussi noble , ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se raporte qu'à celles qui ne font de tort à personne ; une injustice qu'on voit , qu'on taît & qui blesse un tiers , on la commet soi-même ; & comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui , nul n'aime à tolérer les fripons , s'il n'est fripon lui-même. Ces principes , vrais en général d'homme à homme , sont bien plus rigoureux encore dans la relation

étroite du serviteur au Maître.

* Richesse ne fait pas riche, dit *le Roman de la Rose*. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possède que par leur emploi, & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses: ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la fait mieux ordonner.

* Un fou peut jeter des lingots d'or dans la mer, & dire qu'il en a joui: mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eût sût tirer d'une moindre somme! L'ordre & la règle qui multiplient & perpétuent l'usage des biens, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur.

* Toute maison bien ordonnée est l'image de son Maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence, n'annoncent que la vanité de celui qui les

étale ; au lieu que par-tout où vous verrez régner la règle sans tristesse , la paix sans esclavage , l'abondance sans profusion , dites avec confiance : c'est un être heureux qui commande ici.

* Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée & domestique. Ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui se plaît dans sa maison a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne , la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels , il est maître de sa propre félicité , parce qu'il est heureux comme Dieu même , sans rien desirer de plus que ce dont il jouit. Comme cet Etre immense , il ne songe pas à amplifier ses possessions , mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas de nouvelles acquisitions , il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. I 3

Il est des devoirs simples & sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir.

Il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne ; & s'il favoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même.

Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent & non ce qu'ils font, disent une grande absurdité ! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien ; car le langage du cœur qui touche & persuade y manque.

* Les occupations utiles ne doivent pas se borner aux soins qui donnent du profit ; elles comprennent encore tout amusement innocent & simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conserve à celui qui s'y livre une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse & l'en-

nui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouir : cette alternative de peine & de jouissance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés & d'encouragement à d'autres, n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

* La nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, & qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée : elle fuit les lieux fréquentés ; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Isles desertes, qu'elle étale ses charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment, & ne peuvent l'aller chercher si loin, sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux ; & cela ne peut se faire sans un peu d'illusion.

* Dans ces terrains si vastes & si richement ornés, on ne voit que la vani-

té du propriétaire & de l'artiste , qui toujours empressés d'étaler , l'un sa richesse , l'autre son talent , préparent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'est point fait pour l'homme , empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste ; il fait songer aux misères de celui qui en l'affectant se perd comme un ciron dans ses immenses possessions.

* Que dire de ces petits Curieux , de ces petits Fleuristes , qui se pâment à l'aspect d'une Renoncule , & se prosternent devant des Tulipes ? Qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchandé , ou d'une fleur précieuse à midi , & flétrie avant que le Soleil soit couché ? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle , qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux , & qui n'est beauté que parce qu'il leur plaît qu'elle le

soit ? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on cherche aujourd'hui, & avec autant de raison.

* L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contents que l'art ne paroisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût : sur-tout quand il est question des ouvrages de la Nature.

* Le goût des points de vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas. Ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux ; l'Artiste qui ne fait pas les rendre assez contents de ce qui les entoure, se donne cette ressource pour les amuser. (*)

(*) Cette censure paroît outrée. Les perspectives & les lointains ont une beauté réelle ; & s'il falloit chercher un fondement moral au plaisir qui en résulte, ne seroit-il pas plutôt

* Il faudroit que les amusemens des hommes eussent toujours un air facile qui ne fît point songer à leur foiblesse ; & qu'en admirant les merveilles rassemblées dans un lieu , par exemple , celles du Parc célèbre de Milord Cobham & Stovv , on n'eût point l'imagination fatiguée des sommes & des travaux qu'elles ont coûté.

* Il y a dans la méditation des pensées honnêtes , une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu. Si l'on y songeoit sans prévention , quel autre plaisir pourroit-on égaler à celui-là ?

* La jouissance de la vertu est toute intérieure , & ne s'aperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui , & il n'y a que celui qui les a qui sache

dans l'aversion pour la gêne & dans l'amour de la liberté ? On est d'autant plus à son aise qu'on est ou qu'on se croit moins resserré.

ce qu'ils lui coûtent. C'est peut-être là la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice & sur ceux de la vertu.

* Les Courtisans & les Valets sont deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en aparence, peu dignes d'être étudiés, & si faciles à connoître qu'on s'en ennuye au premier regard.

* L'intérêt n'est pas le seul mobile des actions humaines ; & parmi tant de préjugés, s'il en est qui aussi combattent la vertu, il en est aussi qui la favorisent. Le caractère général de l'homme est un amour-propre, indifférent par lui-même, bon ou mauvais par les accidens qui le modifient, & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune, & de toute la police humaine.

* On ne voit rien quand on se contente de regarder ; il faut agir soi-même pour voir agir les hommes, & se faire acteur pour être spectateur. Avec

la véritable connoissance des hommes , dont l'oïfive philosophie ne donne que l'aparence , on trouve un autre avantage dans cette conduite ; c'est d'aiguïfer par une vie active l'amour de l'ordre qu'on a reçu de la nature , & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer.

* Comment réprimer la passion même la plus foible , quand elle est sans contrepoids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais , s'il en survient une qui les atteigne , ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués ; & la raison qui gouverne tandis qu'elle est seule , n'a jamais de force pour résister au moindre effort.

* Il n'y a que des ames de feu qui sachent combattre & vaincre. La froide raison n'a jamais rien fait d'illustre ; & l'on ne triomphe des passions qu'en les oposant l'une à l'autre. Quand celle

de la vertu vient à s'élever, elle domine seule & tient tout en équilibre. Voilà comment se forme le vrai Sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui fait les vaincre par elles-mêmes, comme un Pilote fait route par les mauvais vents.

* La modestie extrême a ses dangers, ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence consiste à les bien connoître, & à s'y tenir.

* Les grands combats ne font qu'irriter les grandes passions; & si les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée est capable de l'abattre.

* Le crime commence toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation: & braver des périls où l'on a succombé, c'est vouloir succomber encore.

* Le poids d'une ancienne faute est

un fardeau qu'il faut porter toute sa vie.

* On ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. C'est donc une vertu dangereuse que celle qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant. La noble franchise des âmes droites est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire ; de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'âme, & n'y réalisent un danger chimérique à force de nous en allarmer.

* Ce qui sépare les deux sexes, c'est la Nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes ; c'est cette douce & timide modestie, qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne ; c'est cette réserve attentive & piquante, qui, nourrissant à la fois dans le cœur des hommes & les desirs & le respect, sert, pour ainsi dire, de coquetterie à la vertu.

* Les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris ; parce qu'à l'aide d'une sage & discrète réserve , sans caprice & sans refus , elles savent , au sein de l'union la plus tendre , les maintenir à une certaine distance , & les empêchent de se jamais rassasier d'elles.

* Dans le grand monde la vertu n'est rien ; tout n'est que vaine apparence : les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver , & la preuve même est ridicule contre l'usage qui les autorise.

* Quiconque est sensible à la honte , ne fait point braver l'infamie.

* Il y a des tentations déshonorantes qui n'aprocheront jamais d'une ame honnête ; il est même honteux de les vaincre , & se précautionner contre elles est moins s'humilier que s'avilir.

* Une ame franche & incapable de mauvaise foi a contre le vice bien des ressources qui manqueront toujours aux autres.

* Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté ; & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

* Le respectable état de Précepteur exige tant de talens, qu'on ne sauroit payer tant de vertus qui ne sont point à prix , qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumières d'un Maître ; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui son cœur puisse inspirer le zèle d'un pere : & le génie n'est guère à vendre , encore moins l'attachement.

* Vous êtes bien folles, vous autres femmes , de vouloir donner de la confiance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature , tout est dans un flux continuel , & vous voulez inspirer des feux constans ! Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même

me visage , le même âge , le même humeur ; foyez toujours la même , & l'on vous aimera toujours si l'on peut. Mais changer sans cesse , & vouloir toujours qu'on vous aime , c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer ; ce n'est pas chercher des cœurs constans , c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

* On mène un Courfier ombrageux à l'objet qui l'effraye , afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur cœur est déjà refroidi , & leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparoissent à leur aproche.

* Ceux qui veulent philosopher avant que d'en être capables prennent le sentiment pour de la raison , & contens d'estimer les choses par l'impression qu'elles leur font , ils ignorent toujours leur véritable prix.

* Un cœur droit est le premier orga-

ne de la vérité : celui qui n'a rien senti , ne fait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs , il n'acquiert qu'un vain savoir & de stériles connoissances , parce que le vrai rapport des choses à l'homme , qui est sa principale science , lui demeure toujours caché.

* Cependant c'est se borner à la première moitié de cette science que de ne pas étudier encore les rapports que les choses ont entr'elles pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines , si l'on n'en fait apprécier les objets ; & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

* La jeunesse du Sage est le tems de ses expériences ; ses passions en sont les instrumens : mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir , il la retire au-dedans de lui pour les considérer , les comparer , les connoître.

* Ce siècle de Philosophie ne passera point sans avoir produit un vrai Philoso-

phe. Il existe , & Genève joint au bonheur de le posséder , celui de l'honorer autant qu'il le mérite. C'est le savant & modeste ABAUZIT , vieillard vénérable & vertueux. Il n'a point été prôné par les beaux esprits ; leurs bruyantes Académies n'ont point retenti de ses éloges ; au lieu de déposer comme eux la sagesse dans des Livres , il l'a mise dans sa vie , pour l'exemple de la patrie qu'il a daigné se choisir , qu'il aime , & qui le respecte. Il a vécu comme Socrate ; mais Socrate mourut par les mains de ses Concitoyens , & Abauzit est chéri par les siens (*).

* Les passions les plus à craindre ne sont pas celles qui , en nous faisant une guerre ouverte , nous avertissent de nous

(C'est avec un extrême plaisir que j'ai copié ce passage. Il y a trente ans que je rends les mêmes hommages à l'incomparable M. Abauzit ; & j'ai toujours soigneusement profité des occasions de lui en faire parvenir les assurances.*

mettre en défense ; qui nous laissent ; quoiqu'elles fassent , la conscience de toutes nos fautes , & auxquelles on ne cède jamais qu'autant qu'on leur veut céder. Il faut plutôt redouter celles dont l'illusion trompe au lieu de contraindre , & nous fait faire sans le savoir , autre chose que ce que nous voulons.

* On n'a besoin que de foi pour réprimer ses penchans ; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre : & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous sous un autre point de vue , les objets que nous avons intérêt à bien connoître.

* Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite ; on ne voit guère que les gens de bien se plaire au sein de leur famille , & s'y renfermer volontairement ; s'il est au monde une vie heureuse , c'est sans doute celle qu'ils y passent. Mais les instrumens du bonheur ne sont rien pour qui ne fait pas

les mettre en œuvre ; & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste qu'autant qu'on est propre à le goûter.

* Un bien qui n'augmente point , est sujet à diminuer par des accidens ; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter , quand cessera-t'elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours ? L'insatiable avidité fait ainsi son chemin sous le masque de la prudence , & mène au vice à force de chercher la sûreté.

* C'est en vain qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur nature. La raison même veut que nous laissions beaucoup de choses au hazard ; & si notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous , quelle folie de se donner sans cesse un tourment réel pour prévenir des maux douteux , & des dangers inévitables !

* L'ordre & la règle tiennent lieu d'épargne , & l'on peut s'enrichir de ce qu'on dépense.

* Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs & les facultés de l'homme riche ; tel est riche avec un arpent de terre ; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes , & font plus de pauvres que les vrais besoins.

* Le grand défaut des maisons bien réglées est d'avoir un air triste & contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice. Tout respire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque chose de servile qu'on ne supporte point sans peine. Les domestiques font leur devoir , mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes sont bien reçus ; mais ils n'usent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne : & comme on s'y voit toujours hors de la règle , on n'y fait rien qu'en tremblant de se rendre indiscret.

* Un des principaux devoirs d'un bon pere de famille , c'est non-seulement

de rendre son séjour riant , afin que ses enfans s'y plaisent , mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce , afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui , & ne soyent jamais tentés de prendre , pour l'être , une conduite oposée à la sienne.

* Le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal , le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes bien entendues épargneront beaucoup de préceptes de morale.

* Il n'est pas plus aisé à une ame bonne & sensible d'être heureuse en voyant des misérables , qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure , en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une telle ame n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager ; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence , & non la vue des malheureux , qui la tourmente ; il

ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a , il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas , du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

* Tous les soins qu'en prend du bonheur d'autrui , doivent être dirigés par la sagesse , afin qu'il n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut , & souvent tel croit rendre de grands services qui fait de grands maux qu'il ne voit pas , pour un petit bien qu'il aperçoit.

* Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractère , c'est un discernement exquis dans la distribution de leurs bienfaits , soit par le choix des moyens de les rendre utiles , soit par le choix des gens sur qui elles les répandent.

* La maxime des bons cœurs c'est de compter pour bons tous ceux dont

la

La méchanceté ne leur est pas prouvée , & il y a bien peu de méchans qui n'ayent l'adressede se mettre à l'abri des preuves.

* C'est une charité paresseuse que celle des riches , qui payent en argent aux malheureux le droit de rejeter leurs prieres , & pour un bienfait imploré ne savent que donner l'aumône. De tous les secours dont on peut soulager les malheureux , l'aumône est à la vérité celui qui coûte le moins de peine ; mais il est aussi le plus passager & le moins solide.

* La condition naturelle est de cultiver la terre , & de vivre de ses fruits. Le paisible habitant des champs n'a besoin pour sentir son bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaisirs de l'homme sont à sa portée ; il n'y a que les peines inséparables de l'humanité , des peines que celui qui croit s'en délivrer , ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles.

* L'homme sorti de sa première sim-

L

plicité devient si stupide , qu'il ne fait pas même desirer. Ses souhaits exaucés le mèneroient tous à la fortune , jamais à la félicité.

L'agriculture est la seule occupation nécessaire & la plus utile. Elle ne produit un état malheureux que quand les autres la tyrannisent par leur violence , ou la séduisent par l'exemple de leurs vices. C'est en elle que consiste la véritable prospérité d'un pays , la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même , qui ne dépend en rien des autres Nations , qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir , & donne les plus sûrs moyens de se défendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique , le bel esprit visite les Palais du Prince , ses ports , ses troupes , ses arsenaux , ses villes ; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumière du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait , & le second ce qu'on peut faire.

C'est une bonne maxime dans ceux qui ont de l'autorité, de ne point favoriser les changemens de condition, mais de contribuer à rendre chacun heureux dans la sienne. Il faut sur-tout empêcher que la plus heureuse de toutes, qui est celle du villageois dans un Etat libre, ne se dépeuple en faveur des autres.

* La Nature semble à la vérité avoir partagé les talens aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. Mais il y a deux choses à considérer avant le talent, savoir les mœurs & la félicité. L'homme est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres; & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même: car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux; & pour distribuer convenablement les choses, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'em-

ploi auquel chaque homme est propre ; que celui qui est le plus propre à chaque homme , pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres , ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens.

* Pour suivre son talent il faut le connoître. Ce n'est pas une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, on a beaucoup de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux observés , à plus forte raison ceux qui ont été négligés. Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance ; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent : ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé , & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition.

* Le vrai talent, le vrai génie , a

une certaine simplicité , qui le rend moins inquiet , moins remuant , moins prompt à se montrer , qu'un aparent & faux talent qu'on prend pour véritable , & qui n'est qu'une vaine ardeur de briller , sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour & veut être Général : un autre voit bâtir & se croit Architecte.

* On n'a des talens que pour s'élever ; personne n'en a pour descendre. Est-ce bien là l'ordre de la Nature ?

* Quand chacun connoîtroit son talent , & voudroit le suivre , combien le pourroient ? Combien surmonteroient d'injustes obstacles ? Combien vaincroient d'indignes concurrens ? Celui qui sent sa foiblesse , apelle à son secours le manége & la brigue , que l'autre , plus sûr de lui , dédaigne.

* Tant d'établissmens en faveur des Arts ne font que leur nuire. En multipliant indiscrettement les sujets , on les confond ; le vrai mérite reste étouffé

dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile sont tous pour le plus intrigant.

* S'il existoit une société où les emplois & les rangs fussent exactement mesurés sur les talens & le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit le mieux remplir; mais il faut se conduire par des règles plus sûres, & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est celui qui mene à la fortune.

* Il ne paroît pas même expédient que tant de talens divers soyent tous développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possèdent fût exactement proportionné aux besoins de la société; & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre.

* Les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la Nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicious. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

* Les peuples bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens : ils se soutiennent mieux par leur simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent, leurs talens se dévelopent comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans d'être utiles eux-mêmes en dépit d'eux.

* La plupart des mendiens sont des vagabonds ; mais il faudroit bien peu connoître les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un hon-

nête homme peut se trouver réduit à leur sort. Comment puis - je être sûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance , n'est pas , peut-être , cet honnête homme prêt à périr de misère , & que mon refus va réduire au désespoir ?

* Celui qui dit : *Dieu vous assiste* , devrait penser que les dons de Dieu sont dans la main des hommes , & qu'il n'a point d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches.

* Si l'on ne doit rien au gueux qui mendie , au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité , ou à son image , & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères.

* Une bonne mere s'amuse pour amuser ses enfans , comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

* L'art de jouir consiste principalement dans celui des privations , non de ces privations pénibles & douloureuses

qui blessent la nature , & dont son auteur dédaigne l'hommage insensé , mais des privations passagères & modérées , qui conservent à la raison son empire , & servant d'affaïsonnement au plaisir , en préviennent le dégoût & l'abus.

* Tout ce qui tient aux sens , & n'est pas nécessaire à la vie , change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude ; il cesse d'être un plaisir , en devenant un besoin : c'est à la fois une chaîne qu'on se donne & une jouissance dont on se prive. Prévenir toujours les desirs , n'est pas l'art de les contenir , mais de les éteindre.

* Le meilleur moyen de donner du prix aux moindres choses , c'est de se les refuser vingt fois pour en jouir une. Une ame simple conserve ainsi son premier ressort ; son goût ne s'use point ; elle n'a jamais besoin de le ranimer par des excès , & souvent elle savoure avec délice un plaisir d'enfant qui seroit insipide à tout autre.

* On arrive par le même moyen à un but plus noble encore : c'est de rester maître de soi-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, & de plier tous ses desirs à la règle. C'est un nouveau moyen d'être heureux, car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine : & si le vrai bonheur appartient au Sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

* La vie est courte ; c'est une raison d'en user jusqu'au bout, & de dispenser avec art sa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance, c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'où le desir nous mène, sans considérer si nous ne serons point au bout de nos facultés plutôt que de notre carrière, & si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous.

Les vulgaires Epicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occasion, les

perdent toutes , & toujours ennuyés au sein du plaisir , n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils pensent économiser , & se ruinent comme les avares pour ne savoir rien perdre à propos.

* L'ennui d'être toujours à son aise devient à la fin le pire de tous. L'art d'affaisonner les plaisirs n'est que celui d'en être avare.]

* Les femmes ont le talent naturel de changer quelquefois les idées & les sentimens des hommes , par un ajustement différent , par une coëffure d'une autre forme , par une robe d'une autre couleur , & d'exercer sur les cœurs l'empire du goût en faisant de rien quelque chose.

* La magnificence consiste moins dans la richesse de certaines choses que dans un bel ordre de tout , qui marque le concert des parties , & l'unité d'intention de l'ordonnateur : ou , si l'on veut , la véritable magnificence , c'est l'ordre

rendu sensible dans le grand ; ce qui fait que de tous les spectacles imaginables , le plus magnifique est celui de la Nature.

* Pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins besoin de modération que de goût. La symmétrie & la régularité plaît à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur qui en est avide : mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur , & n'a pour objet que de frapper les yeux , quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesses ? L'idée de la commodité ? Y a-t'il rien de plus incommode que le faste ? L'idée de la grandeur ? c'est précisément le contraire.

* Celui qui voulut bâtir une haute tour faisoit bien de la vouloir porter

jusqu'au Ciel : autrement il eût eu beau l'élever ; le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère.

* Un homme sensé ne sauroit contempler une heure durant le Palais d'un Prince & le faste qu'on y voit briller, sans tomber dans la mélancolie & déplorer le sort de l'humanité. Au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où tout a son utilité réelle, & qui se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables, comme se suffisant à lui-même ; que l'image de sa foiblesse n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes.

* L'effet de chaque chose, dans un

plan d'économie, vient moins d'elle-même que de son usage & de son accord avec le reste; de sorte qu'avec des parties de peu de valeur on peut faire un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, & à donner seul la valeur aux choses. Autant la loi de la mode est inconstante & ruineuse, autant la sienne est éconôme & durable. Ce que le bon goût approuve une fois est toujours bien; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est jamais ridicule: & dans sa modeste simplicité il tire de la convenance des choses, des règles inaltérables & sûres, qui restent quand les modes ne sont plus.

* L'abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus, parce que le nécessaire a sa mesure naturelle, & que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, & manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne sauroit porter deux habits en même-

tems, ni dîner deux fois en un jour. Ainsi l'opinion est illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés; & celui qui dans un état médiocre se borne au bien-être, ne risque point de se ruiner.

* On a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne, & il faut du tems pour apercevoir que les loix somptuaires menent à l'aisance & au plaisir. En y réfléchissant le contentement augmente, parce qu'on voit que la source en est intarissable, & que l'art de goûter le bonheur de la vie sert encore à le prolonger. Comment se laisseroit-on de l'état le plus conforme à la nature? Comment épuiserait-on son héritage en l'améliorant tous les jours? Comment ruinerait-on sa fortune en ne consommant que ses revenus? Quand chaque année on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente, & le fruit du la-

beur present annonce l'abondance à venir ; on jouit à la fois de ce qu'on dépense & de ce qu'on recueille , & les divers tems se rassemblent pour affermir la sécurité du present.

* Quand le produit & l'emploi se trouvent toujours compensés par la nature des choses , la balance ne peut être rompue , & il est impossible de se déranger.

* Se plaire dans la durée de son état , c'est un signe assuré qu'on y vit heureux. Quiconque est dans cette situation , content de sa journée , n'en desire point une différente pour le lendemain , & tous les matins il demande au Ciel un jour semblable à celui de la veille : il fait toujours les mêmes choses , parce qu'elles sont bien , & qu'il ne connoît rien de mieux à faire. C'est-là sans doute jouir de toute la félicité permise à l'homme.

* Au lieu de ces tas de désœuvrés qu'on appelle bonne compagnie , il faudroit
droit

droit mieux rassembler des personnes qui intéressent le cœur par quelque endroit avantageux , & qui rachètent quelques ridicules par mille vertus.

* L'entretien même des payfans a des charmes pour les ames élevées. On trouve dans la naïveté villageoise des caractères plus marqués , plus d'hommes pensans par eux-mêmes , que sous le masque uniforme des habitans des villes , où chacun se montre comme sont les autres , plutôt que comme il est lui-même. On trouve aussi en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses , & qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'on prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art : ils n'ont point appris à se former sur nos modèles , & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme au lieu de celui de la Nature.

* S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer , ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie &

M

la bassesse en presence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en secret un cœur simple & reconnoissant au coin d'un foyer rustique.

* Un sentiment agréable & doux peut couvrir de son charme une vie insipide à des cœurs indifférens. Les soins, les travaux, la retraite, peuvent devenir des amusemens par l'art de les diriger. Une ame saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuse avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir.

* Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne avec la confiance de sa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau.

* On prétend que la conversation de amis ne tarit jamais. Mais la langue ne

fournit un babil si facile qu'aux attachemens médiocres. Le silence, l'état de contemplation, a de plus grands charmes pour des hommes sensibles. Les importuns empêchent de le goûter; & les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise.

* On ne peut envier du rang suprême que le plaisir de s'y faire aimer.

* La première & la plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie (*) est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumières, est de supposer leurs enfans raisonnables dès leur naissance, & de leur parler comme à des hommes, avant même qu'ils sachent parler.

(*) Locke lui-même, le sage Locke l'a oublié; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans que ce qu'on doit faire pour l'obtenir.
Note de M. R.

La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire, au lieu que les autres instrumens doivent servir à former celui là, & que de toutes les instructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement, est la raison même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent pas, on les accoutume à se payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs Maîtres, à devenir disputeurs & mutins; & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

* La Nature veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces, qui n'auront ni maturité ni faveur, & ne tarderont pas à se corrompre : nous

aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir , de penser , de sentir , qui lui font propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres , & j'aïmerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans. (*)

(*) *Je suis fort éloigné d'entrer dans toutes les idées que M. R. propose ici au sujet de l'éducation ; mais je n'entreprendrai point de les examiner en détail. Ici seulement je dirai qu'il paroît confondre les enfans raisonnans avec les enfans raisonnables , & ne pas sentir que c'est uniquement en les rendant raisonnables & sensés qu'on les empêchera d'être raisonnans. Jamais un enfant ne se trouvera mal d'avoir eu le jugement formé de bonne heure. Le tempérament , l'organisation , exigent sans doute qu'on s'y prenne différemment avec des individus qui diffèrent à ces égards ; mais le but commun auquel on doit les conduire tous , & même par la voye la plus courte , c'est l'exercice de la raison. Il faut avoir vu beaucoup d'enfans , & en avoir eu soi-même , qu'on ait élevés avec soin , pour raisonner pertinemment sur ces matières. Cela posé , nous ne joindrons plus aucun correctif aux passages suivans.*

* La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement ; le repos & la réflexion sont l'averfion de leur âge ; une vie apliquée & sédentaire les empêche de croître & de profiter ; leur esprit, ni leur corps, ne peuvent fuporter la contrainte. Sans celle enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, foibles, mal-fains, plutôt hébétés que raisonnables : & l'ame se sent toute la vie du dépérissement du corps.

Quand toutes les instructions prématurées profiteroient au jugement des enfans autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indistinctement, & fans égard à celles qui conviennent par

préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espèce , chacun apporte en naissant un tempérament particulier qui détermine son génie & son caractère , & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre , mais de former & de perfectionner.

* Tous les caractères sont bons & sains en eux-mêmes. Il n'y a point d'erreurs dans la Nature. Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais , comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant au point de vue.

* Tout concourt au bien commun dans le système universel. Tout homme a sa place assignée dans le meilleur

ordre des choses; il s'agit de trouver cette place, & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t'il d'une éducation commencée dès le berceau, & toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits? Qu'on donne à la plûpart des instructions nuisibles ou déplacées; qu'on les prive de celles qui leur conviendroient; qu'on gêne de toutes parts la Nature; qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en substituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la Nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfère, sans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin, pour le prix de tant de
peine

peine indiscrettement prise , tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force , des hommes sans mérite , uniquement remarquables par leur foiblesse & leur inutilité.

* Corriger la Nature ? Ce mot est beau , mais sur quoi porte-t'il ? La chose est-elle possible , si cette diversité d'esprits & de génies qui distinguent les individus est l'ouvrage de la nature ? On objecte à la vérité que cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin , dit-on , si les esprits sont différens , ils sont inégaux ; & si la Nature les a rendus inégaux , c'est en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens , d'étendue de mémoire ou de capacité d'attention. Or , quant aux sens & à la mémoire , il est prouvé par l'expérience , que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes : & quant à la capacité d'attention , elle dépend unique-

ment de la force des passions qui nous animent , & il est encore prouvé que tous les hommes sont , par leur nature , susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit. Que si la diversité des esprits , au lieu de venir de la nature , étoit un effet de l'éducation , c'est-à-dire , des diverses idées , des divers sentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent , les circonstances où nous nous trouvons , & toutes les impressions que nous recevons , bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connoît le caractère de leur esprit , il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractère par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

* A ces difficultés on répond que ce ne sont que des subtilités , qui ne valent peut-être pas mieux que les chimères des Astrologues , & qu'il faut s'en

tenir à l'observation. Elle nous apprend qu'il y a des caractères qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut élever sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, & s'élevèrent en commençant de vivre. Mais, quant aux autres qui se dévelopent moins vite, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à sa place. Platon soutenoit que tout le savoir humain, toute la philosophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la Nature y avoit mis; comme toutes les opérations chimiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà. Cela n'est vrai, ni de nos sentimens, ni de nos idées; mais de nos dispositions à les acquérir. Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure; pour changer un caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend.

* Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit mélancolique & froid ait acquis de l'imagination ? Il seroit tout aussi aisé de faire d'un blond un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modèle commun. On peut les contraindre, mais non les changer ; on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractère originel, & s'y livrer avec autant moins de règle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant.

* Il ne s'agit donc point de changer le caractère, & de plier le naturel ; mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver, & d'empêcher qu'il ne dégénère, car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'a-

chéve en lui par l'éducation. Or , avant de cultiver le caractère , il faut l'étudier , attendre paisiblement qu'il se montre , lui fournir les occasions de se montrer , & toujours s'abstenir de rien faire , plutôt que d'agir mal-à-propos.

* A tel génie il faut donner des aîles , à d'autres des entraves : l'un veut être pressé , l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte , & l'autre qu'on l'intimide : il faudroit tantôt éclairer , tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'au dernier terme : à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de la raison : c'est elle qui fait sortir le caractère & lui donne la véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive , & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

* Ceux qui sont destinés à vivre dans la simplicité champêtre n'ont pas besoin pour être heureux , du développement

de leurs facultés. Mais dans l'état civil où l'on a moins besoin de bras que de têtes , & où chacun doit compte à soi-même & aux autres de tout son prix , il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné , à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin , & sur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles.

* Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'espèce , chacun fait ce que font tous les autres , l'exemple est la seule règle , l'habitude est le seul talent , & nul n'exerce de son ame que la partie commune à tous. Dans le second , on s'applique à l'individu , à l'homme en général : on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre ; on le suit aussi loin que la nature le mène , & l'on en fera le plus grand des hommes , s'il a ce qu'il faut pour le devenir.

* Ces maximes se contredisent si peu , que la pratique en est la même pour le

premier âge. N'instruisez point l'enfant du villageois , car il ne lui convient pas d'être instruit. N'instruisez point l'enfant du Citadin , car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause, laissez former le corps jusqu'à ce que la raison commence à poindre. Alors c'est le moment de la cultiver.

* Mais, dira-t'on , cette méthode n'a-t'elle pas le grand inconvénient de laisser prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes ? On répond que les inconvéniens de l'esclavage sont encore plus grands. La nature assujettit les enfans de tant de manières , qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement l'empire de nos caprices , en leur ôtant une liberté si bornée , & dont ils peuvent si peu abuser. Il vaut mieux leur laisser l'usage de toutes leurs petites forces , & ne gêner en eux nul des mouvemens de la nature. On gagne à cela deux grands

avantages ; l'un d'écarter de leur ame naissante le mensonge , la vanité , la colère , l'envie , en un mot tous les vices qui naissent de l'esclavage , & qu'on est contraint de fomenter dans les enfans pour obtenir d'eux ce qu'on en exige ; l'autre de laisser librement fortifier le corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande.

* Il faut en particulier accoutumer les enfans à courir tête nue au Soleil , au froid , à s'effouffler , à se mettre en sueur ; ils s'endurcissent par - là comme les payfans aux injures de l'air , & se rendent plus robustes en vivant plus contents. Rien de plus dangereux que cette pusillanimité meurtrière , qui , à force de délicatesse & de soins effémine un enfant , le tourmente par une éternelle contrainte , l'enchaîne par mille vaines précautions , enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment ; & pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance ,

lui prépare de loin des fluxions de poitrine , des pleurésies , des coups de soleil , & la mort , étant grand.

* Ce qui pourroit rendre les enfans livrés à eux-mêmes mauvais & vicieux , c'est lorsque non contents de faire leur propre volonté , ils la font encore faire aux autres , & cela par l'insensée indulgence des meres à qui l'on ne complaît qu'en servant toutes les fantaisies de leurs enfans. Une route nouvelle & sûre à cet égard , pour rendre à la fois un enfant libre , paisible , caressant , docile , & cela par un moyen fort simple , c'est de le convaincre qu'il n'est qu'un enfant.

* A considérer l'enfance en elle-même , y a-t'il au monde un être plus foible , plus misérable , plus à la merci de tout ce qui l'environne , qui ait si grand besoin de pitié , d'amour , de protection , qu'un enfant ? Ne semble-t'il pas que c'est pour cela que les premières voix qui lui sont suggérées par la nature sont les cris & les plaintes ; qu'elle lui a don-

né une figure si douce , & un air si touchant , afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse , & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t'il donc de plus choquant , de plus contraire à l'ordre , que de voir un enfant impérieux & mutin , commander à tout ce qui l'entoure , prendre impudemment un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr , & d'aveugles parens approuvant cette audace , l'exercer à devenir le tyran de sa nourrice , en attendant qu'il devienne le leur ?

* Ainsi on doit éloigner des enfans la dangereuse image de l'empire & celle de la servitude , pour ne leur jamais donner lieu de penser qu'ils soient servis par devoir plutôt que par pitié. Ce point est peut-être le plus difficile & le plus important de toute l'éducation ; & l'un des principaux moyens qu'il faille employer , c'est de les bien convaincre de l'impossibilité où les tient leur âge de vivre sans notre assistance. Il faut leur montrer que

tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui font des actes de dépendance que les domestiques ont une véritable supériorité sur l'enfant, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il doit les recevoir avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, & aspirer ardemment au tems où il sera assez grand & assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

* La plûpart des meres font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, & veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne doit commander, ni obéir. Il convient qu'un enfant n'obtienne jamais de ceux qui l'aprochent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par-là sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il se rend docile & complai-

fant ; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres , le sien s'attache à eux à son tour , car on aime en se faisant aimer : c'est l'infailible effet de l'amour-propre ; & , de cette affection réciproque , née de l'égalité , résultent sans efforts les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans , sans jamais en obtenir aucune.

* La partie la plus essentielle de l'éducation , celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées , c'est de lui faire bien sentir sa misère , sa foiblesse , sa dépendance , le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme ; & cela , non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug , mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence , qu'il ne s'élève point au-dessus de sa portée , & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

* Ce qui nourrit les criaileries des

enfans , c'est l'attention qu'on y fait , soit pour leur céder , soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour , que s'apercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace , les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicious , & presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs , c'est une raison pour eux de les continuer ; mais s'en corrigent bien-tôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde : car , grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile.

* En suivant cette règle , un enfant ne pleure que quand il souffre ; c'est alors la voix de la nature qu'il ne faut pas contraindre ; mais il se taît à l'instant qu'il ne souffre plus. On gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur , & quand il n'en sent pas ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisie , & seulement pour se faire apaiser.

* Quand on ne songe qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui , il en pleurera demain davantage. Le pis est que l'obstination qu'il contracte , tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui le rend criard à trois ans , le rend mutin à douze , querelleur à vingt , impérieux à trente , & insupportable toute sa vie.

* Dans tout ce qu'on accorde aux enfans ils voyent aisément le desir de leur complaire ; dans tout ce qu'on exige ou qu'on leur refuse , ils doivent supposer des raisons sans le demander. C'est encore un avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires : car , comme il n'est pas possible qu'ils n'aperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi , il est naturel qu'ils la suposent lorsqu'ils sont hors d'état de la voir.

* Au contraire , dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement , ils pré-

tendent juger de tout , ils deviennent sophistes , subtils , de mauvaise foi , féconds en chicanes , cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la faiblesse de s'exposer à leurs petites lumières. Quand on est contraint de leur rendre raison des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre , ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente , si-tôt qu'elle est au-dessus de leur portée.

* En un mot , le seul moyen de les rendre dociles à la raison n'est pas de raisonner avec eux , mais de les bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge , car alors ils la suposent du côté où elle doit être , à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime , & les enfans se trompent rarement là-dessus. Quand donc on refuse quelque chose aux siens , il ne faut point argumenter avec eux , leur

dire pourquoi on ne veut pas , mais faire en sorte qu'ils le voyent autant qu'il est possible , & quelquefois après coup. De cette manière ils s'accoutument à comprendre que jamais on ne les refuse sans en avoir une bonne raison , quoiqu'ils ne l'aperçoivent pas toujours.

* Le même principe conduit à ne pas souffrir non plus que les enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables , & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres , quand on y souffre leur babil indiscret. Il suffit qu'ils répondent modestement , & en peu de mots , quand on les interroge , sans parler de leur chef , & surtout sans s'ingérer à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux auxquels ils doivent du respect.

* Est-ce gêner la liberté des enfans que de les empêcher d'attenter à la nôtre ? Et ne fauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérités ? Empêcher

cher leur vanité de naître, ou du moins en arrêter les progrès, c'est-là vraiment travailler à leur félicité. Car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs. Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

* Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se recrier avec des retentissemens de joye à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens; jugez de ce que deviendra la sienne.

* Il en est du babil des enfans comme des prédictions des Almanachs. Ce seroit un prodige si, sur tant de vai-



nes paroles, le hazard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mere déjà trop abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne fait ce qu'il dit & se voir célébrer.

* A l'égard des questions, on ne doit pas les défendre indistinctement aux enfans. Ils n'ont qu'à demander doucement en particulier à leur pere ou à leur mere, tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais il ne faut pas souffrir qu'ils coupent un entretien sérieux pour occuper tout le monde de la première impertinence qui leur passe par la tête.

* L'art d'interroger n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maîtres que des disciples; il faut avoir déjà appris beaucoup de choses pour savoir demander ce qu'on ne fait pas. Le Savant fait & s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne fait

pas même de quoi s'enquérir.

* Faute de cette science préliminaire, les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions ineptes, qui ne servent à rien; ou profondes & scabreuses, dont la solution passe leur portée; & puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'ayent pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

* Quand la méthode des questions faites par les enfans leur seroit aussi utile qu'on le croit, la première & la plus importante science qui leur convient n'est-elle pas d'être discrets & modestes, & y en a-t'il quelqu'autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur inter-

rogatoire? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embaras où ils s'aperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscrettes, enforte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire que de les rendre étourdis & vains, inconvénient bien plus grand que l'avantage qu'ils acquièrent par-là n'est utile: car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait qu'augmenter.

* Le pis qui pût arriver de cette réserve trop prolongée, seroit qu'un enfant parvenu à l'âge de raison eût la conversation moins légère, le propos moins vif & moins abondant; & en considérant combien cette habitude de dire des riens rétrécit l'esprit, cette heureuse stérilité devoit plutôt être regardée comme un bien que comme un mal.

* Les gens oisifs , toujours occupés d'eux-mêmes , s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser ; & l'on diroit que le savoir-vivre consiste à ne dire que de vaines paroles , comme à ne faire que des dons inutiles. Mais la société humaine a un objet plus noble , & ses vrais plaisirs ont plus de solidité. L'organe de la vérité , le plus digne organe de l'homme , le seul dont l'usage le distingue des animaux , ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux , quand il parle pour ne rien dire , & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens.

* S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet , il y en a une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence , à faire plus grand cas de ce qu'ils disent que de ce qu'on diroit soi-même , & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage

du monde , celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir , n'est pas tant d'y briller , que d'y faire briller les autres , & de mettre , à force de modestie , leur orgueil plus en liberté.

* Un homme d'esprit , qui ne s'abstient de parler que par retenue & discrétion , ne passera jamais pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être , il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit , & qu'on le méprise pour s'être tû. Au contraire , on remarque que les gens silencieux en imposent , qu'on s'écoute devant eux , & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent ; ce qui leur laissant le choix des occasions , & faisant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent , met tout l'avantage de leur côté.

* Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles , il est si rare qu'il ne lui échape des choses dont il se repent à loisir , qu'il aime

mieux retenir le bon que de risquer le mauvais. Quand ce n'est pas faute d'esprit qu'il se taît, s'il ne parle pas, quelque discret qu'il puisse être, le tort en est à ceux qui sont avec lui.

* La mémoire & le jugement sont des choses bien différentes, & presque contraires. La quantité de choses mal digérées & sans liaison dont on remplit une tête encore foible, y fait plus de tort que de profit à la raison. Il est bien vrai que, de toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la première qui se développe, & la plus commode à cultiver dans les enfans, mais lequel est à préférer de ce qu'il leur est le plus aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir ?

* Forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne ; lui faire incessamment répéter, & construire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au

bout de ses doigts ; embrouiller son esprit de cercles & de sphères dont il n'a pas la moindre idée , l'accabler de mille noms de villes & de rivières , qu'il confond sans cesse & qu'il raprend tous les jours , est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement ; & tout ce frivole acquit vaut-il une seule des larmes qu'il lui coûte ?

* L'inutilité de tout cela n'est pas encore le plus grand mal ; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots , & à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premières idées dont il doit meubler une tête humaine , & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire que de la meubler de tout ce fatras , au préjudice des connoissances nécessaires dont il tient la place ?

* Si la nature a donné au cerveau des enfans , cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions ,

ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois , des dates , des termes de blason , de sphère , de géographie , & tous ces mots sans aucun sens pour leur âge , & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit , dont on accable leur triste & stérile enfance ; mais c'est pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme , toutes celles qui se rapportent à son bonheur & l'éclaircent sur ses devoirs , s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables , & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une manière convenable à son être , & à ses facultés.

* Sans étudier dans les livres , la mémoire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive : tout ce qu'il voit , tout ce qu'il entend , le frappe , & il s'en souvient ; il tient registre en lui-même des discours & des actions des hommes , & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel sans y songer , il enrichit continuellement sa mémoire , en attendant que son juge-

ment puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui presenter sans cesse ceux qu'il doit connoître, & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver la première de ses facultés, & c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connoissances qui serve à son éducation durant la jeunesse, & à sa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouverneurs & les Précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'entendement, qui, sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

* Il y a pourtant des moyens pour exciter & nourrir dans les enfans le desir d'apprendre ou de faire telle ou telle chose; & autant que ces moyens peuvent se concilier avec la plus entière liberté de l'enfant, & n'engendrent en

lui nulle semence de vice , on peut les employer , sans s'opiniâtrer quand le succès n'y répond pas ; car il aura toujours le tems d'apprendre : mais il n'y a pas un moment à perdre pour former en lui un bon naturel. Telle est l'efficace du premier développement de la raison , que quand un enfant ne sauroit rien à douze ans , il n'en seroit pas moins instruit à quinze , sans compter que rien n'est moins nécessaire que d'être savant , & rien plus que d'être sage & bon.

* Pour garantir les enfans des vices qui ne sont pas en eux , il y a un préservatif plus fort que des discours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils seroient bien-tôt ennuyés. C'est l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne : ce sont les entretiens qu'ils entendent , qui sont naturels à ceux qui les tiennent , & qu'on n'a pas besoin de composer exprès pour eux ; c'est la paix & l'union dont ils sont témoins ; c'est l'accord

qu'ils voyent régner sans cesse , & dans la conduite respective de tous , & dans la conduite & les discours de chacun.

* Meres de famille , quand vous vous plaignez de n'être pas secondées , que vous connoissez mal votre pouvoir ! Soyez tout ce que vous devez être , vous surmonterez tous les obstacles ; vous forcerez chacun de remplir ses devoirs , si vous remplissez bien tous les vôtres. Vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature ? Malgré les maximes du vice , ils seront toujours chers au cœur humain. Ah ! veuillez être femmes & meres , & le plus doux empire qui soit sur la terre fera aussi le plus respecté !

* Ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose , que quand on croit l'avoir rempli d'elles , il est encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

* On a beau faire ; le cœur ne s'attache aux objets que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les repre-

sente ; & le moyen de voir ou d'imaginer l'immensité du grand Etre ? Quand je veux m'élever , je ne fais où je suis : n'apercevant aucun raport entre lui & moi , je ne fais pas où l'atteindre , je ne vois & ne sens plus rien , je me trouve dans une espèce d'anéantissement ; & il est fort aparent que les extases des mystiques viennent moins d'un cœur plein , que d'un cerveau vuide.

* L'homme est donc obligé de substituer un culte sensible & à sa portée à ces sublimes contemplations qui passent ses facultés. Rabaisant à regret la majesté divine , il interpose entr'elle & lui des objets qui peuvent être aperçus ; ne la pouvant contempler dans son essence , il la contemple au moins dans ses œuvres ; il l'aime dans ses bienfaits ; mais , de quelque manière qu'il s'y prenne , il n'a qu'une reconnoissance intéressée à lui presenter.

* Tout devient sentiment dans un cœur sensible. L'Univers entier ne lui

offre que sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout il aperçoit la bien-faisante main de la providence ; il recueille ses dons dans les productions de la terre ; il voit sa table couverte par ses soins ; il s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; il sent ses leçons dans les disgraces, & ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux sujets d'hommages. Si le Dieu de l'Univers échape à ses foibles yeux, il voit partout le pere commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini ?

* Le spectacle de la nature, si vivant, si animé, pour ceux qui reconnoissent un Dieu; est mort aux yeux de l'Athée; & dans cette grande harmonie des Etres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'aperçoit qu'un silence éternel.

* O sentiment , sentiment ! douce vie de l'ame ! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ! Les scènes de plaisir & de joie que produit la vivacité du sentiment , n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle : elles ne sont jamais dangereuses.

* Les gens de ville ne savent point aimer la campagne , ils ne savent pas même y être : à peine , quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux , les plaisirs , ils les ignorent ; ils sont chez eux comme en pays étranger , il ne faut pas s'étonner s'ils s'y déplaisent.

* Le travail de la campagne est agréable à considérer , & n'a rien d'affez pénible en lui-même pour émouvoir la compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéressant ; & puis , c'est la première vocation de l'homme : il rapelle à l'esprit une idée

agréable & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage & des moissons. La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui la touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent , & de troupeaux épars dans l'éloignement : insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches : & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile , elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

* Quel charme de voir de bons & sages régisseurs faire de la culture de leurs terres , l'instrument de leurs bienfaits , & du travail qui les enrichit une fête continuelle ! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siècle & ses contemporains ; on se transporte au tems des Patriarches ; on veut mettre soi-même

la main à l'œuvre , partager les travaux rustiques , & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence , où les femmes étoient tendres & modestes , où les hommes étoient simples & vivoient contens ! O Rachel fille charmante , & si constamment aimée , heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de Noëmi , heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non , jamais la beauté ne régne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les graces sont sur leur trône , que la simplicité les pare , que la gayeté les anime , & qu'il faut les adorer malgré soi.

* Tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelquefois. Les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux ; les Rois sont malheureux parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens dont on sort plus aisément ;

offrent des plaisirs au-dessus & au-dessous de soi ; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent , en leur donnant plus de préjugés à connoître , & plus de degrés à comparer. Voilà la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sort.

* Les Saturnales des Romains manquoient d'agrément & de sagesse. Le renversement qui y avoit lieu étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave. Mais le mélange de la vie citadine à la vie rustique , quand on y fait régner une douce égalité , rétablit l'ordre de la nature , forme une instruction pour les uns , une consolation pour les autres , & un lien d'amitié pour tous.

* Dans l'éducation tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la société.

* Quand on est dans son devoir , on est aisément tenté d'être fier.

* Les petites passions ne prennent jamais le change , & vont toujours à leur fin ; mais on peut armer les grandes contr'elles-mêmes.

* Le véritable amour est inséparable de la générosité , & par elle on a toujours sur lui quelque prise.

* Il faut s'honorer pour être honorée. Comment peut - on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même , & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi ? Voilà ce qu'il faut dire à ces femmes du monde pour qui la Morale & la Religion ne sont rien , & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais pour une femme vertueuse & chrétienne , qui voit son devoir & qui l'aime , qui connoît & suit d'autres règles que les jugemens publics , son premier honneur est celui que lui rend la conscience ; & c'est celui - là qu'il s'agit de conserver.

* Telle personne du sexe , en feignant de rire de l'amour , fait comme ces en-

fans qui chante la nuit quand ils ont peur.

* L'amour en lui-même est-il un crime ? N'est-il pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature ? N'a-t'il pas une fin bonne & louable ? Ne dédaigne-t'il pas les ames basses & rampantes ? N'anime-t'il pas les ames grandes & fortes ? N'ennoblit-il pas tous leurs sentimens ? Ne double-t'il pas leur être ? Ne les élève-t'il pas au-dessus d'elles-mêmes ? Si pour être honnête & sage , il faut être inaccessible à ses traits , que reste-t'il à la vertu sur la terre ? Le rebut de la nature & les plus vils des mortels.

* Il n'y a d'inégalité déshonorante entre les hommes que celle qui vient du caractère ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu des maximes basses , il est toujours honteux de former des liaisons étroites avec lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur est l'égal de tout le

monde ; il n'y a point de rang où il ne soit à sa place.

* Il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu ; & la femme d'un Charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince.

* Quelle société concevrait-on possible avec une femme devant qui l'on ne fauroit nommer l'honnêteté, la chasteté, la vertu, sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses douleurs, sans insulter presque à son repentir ?

* Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entr'eux ?

* L'obligation de se marier n'est pas commune à tous : elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles, que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans

cesse , & qui ne font toujours que trop remplis , il est permis & même convenable. Sans cela l'Etat ne fait que se dépeupler par la multiplication des Sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres ; la France & l'Angleterre manqueront plutôt de Laboureurs que de Pairs.

* Ces raisons ne suffisent pas pourtant pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. La vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à charge de le transmettre , une sorte de substitution qui doit passer de race en race. Quiconque eut un pere est obligé de le devenir.

* Quoiqu'il en soit de l'esperoir des Croyans dans l'autre vie , on se trouve bien de passer avec eux celle-ci.

* Tout déperit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même ; il disparoît avec elle , & fait place à un goût factice & guindé , qui n'est plus que l'ouvrage à la mode. Le véritable es-

prit est presque dans le même cas.

* Une certaine coquetterie maligne & railleuse désorienté encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler, se perdre à chaque repartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de pointes de glace, qui pique à l'aide du froid!

* Les deux sexes gagnent de toutes manières à se donner des travaux & des amusemens différens qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre, & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'éguise la volupté; s'abstenir pour jouir, c'est l'Epicuréisme de la raison.

* L'amour peut s'éteindre, & les sens lui survivre; alors leur délire est d'autant plus à craindre, que le seul sentiment qui le bornoit n'existant plus, tout est occasion de chûte à qui ne tient plus à rien.

* L'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre ; il n'est pas question de réprimer les passions irritées , mais de les empêcher de naître.

* On supporte un état violent , quand il passe. Six mois , un an , on ne sent rien ; on envisage un terme , & l'on prend courage. Mais , quand cet état doit durer toujours , qui est-ce qui le supporte ? Qui est-ce qui fait triompher de lui-même jusqu'à la mort ?

* Si la vie est courte pour le plaisir , qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus ; celui de mal faire passe & revient sans cesse. On s'oublie un moment , & l'on est perdu.

* Les momens à craindre pour la vertu existent par-tout où nous sommes ; car nous les portons avec nous.

* Périrait l'homme indigne qui marchandé un cœur , & rend l'amour mercenaire ! C'est lui qui couvre la terre des

des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bien-tôt elle tombe , lequel est l'auteur de sa misère , ou du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu , ou du séducteur qui l'y traîne , en mettant le premier ses faveurs à prix ?

* L'homme n'est pas fait pour le célibat ; & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ?

* Il en coûte peu de se rendre difficile sur des Loix qu'on n'observe qu'en apparence ; mais celui qui veut être sincèrement vertueux , se sent assez chargé des devoirs de l'homme sans s'en imposer de nouveaux.

* La véritable humilité du Chrétien , c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces , bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler.

Q

* La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal.

* Un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

* L'homme de bien porte avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à ses semblables : il sent ce que la vaine sagesse des méchants n'a jamais pû croire, qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

* Les personnes que leurs connoissances mettent au-dessus du vulgaire, lorsqu'elles ont de la Religion, n'en tirent pas toujours tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie ; leur hauteur philosophique dédaigne la simplicité du Chrétien.

* Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal ; & d'où nous viendroient la lumière & la force, si ce n'est de celui qui en est la source ? Et pourquoi

les obtiendrions-nous, si nous ne daignons pas les demander ?

* Aux idées sublimes que nous devons avoir de l'Être suprême, l'orgueil humain mêle souvent des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à nous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu; nous craignons qu'une attention continuelle & partagée ne la fatigue, & nous trouvons bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soins. O grands Philosophes ! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail !

* Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est

celui de sentir nos besoins ; & le premier pas pour sortir de notre misère , est de la connoître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre foiblesse , & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence ; ainsi régne à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse , nous sommes libres par la prière ; car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

* Le grand défaut de la sagesse humaine , même de celle qui n'a que la vertu pour objet , est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent , & de la vie entière par un moment. On se sent ferme un instant , & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours , on croit n'avoir plus à craindre un piège une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est : Je fus brave un tel jour. Mais celui qui

dit : Je suis brave ; ne fait ce qu'il sera demain , & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée , il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

* Que tous nos projets doivent être ridicules , que tous nos raisonnemens doivent être insensés , devant l'Être pour qui les tems n'ont point de succession , ni les lieux de distance ! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous , nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu , nos jugemens seront tout contraires , & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui , sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes , & nous changeons tous les jours. Qui fait si nous aimerons ce que nous aimons , si nous voudrons ce que nous voulons , si nous ferons ce que nous sommes , si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié

nos ames , & si nous ne trouverons point notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ?

* Montrez-moi une règle assurée de la sagesse humaine , & je la prendrai pour guide. Mais , si la meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle , recourons à celle qui ne trompe point , & faisons ce qu'elle nous inspire.

* Femmes , femmes ! objets chers & funestes , que la nature orna pour notre supplice , qui punissez quand on vous brave , qui poursuivez quand on vous craint , dont la haine & l'amour sont également nuisibles , & qu'on ne peut ni rechercher , ni fuir impunément ! Beauté , charme , attrait , sympathie ; être ou chimère inconcevable , abîme de douleurs & de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître , malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! c'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre-humain.

* Deux amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *vous & moi* sont des mots proscrits de leur langue ; ils ne sont plus deux : ils sont un.

* On a peu de desirs quand on souffre ; une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse.

* Dans le mariage, l'un des deux ne sauroit se faire un sort exclusif. Les biens & les maux y sont communs malgré qu'on en ait , & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre retombent toujours sur celui qui les cause.

* Il ne faut pas confondre avec la prudence de la vertu les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter , & croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point , elle nous épuise à combattre des chimères ; & à force de nous effaroucher sans sujet , elle nous tient

moins en garde contre les périls véritables & ne nous les laisse moins discerner.

* La vertu est un état de guerre ; & pour y vivre , on a toujours quelque combat à rendre contre soi. Occupons-nous moins des dangers que de nous , afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions , c'est mériter d'y succomber , les fuir avec trop de soin , c'est souvent nous refuser à de grands devoirs , & il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations , même pour les éviter.

* Tous les actes de l'entendement qui nous élèvent à Dieu nous portent au-dessus de nous-même ; en implorant son secours , nous aprenons à le trouver. Quand même ce ne seroit pas lui qui nous change , c'est nous qui nous changerions en nous élevant à lui.

* Si l'on abuse de l'oraison , & qu'on devienne mystique , on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace , on
renonce

renonce à la raison : pour obtenir un don du Ciel , on en foule aux pieds un autre ; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire , on s'ôte les lumières qu'il nous a données.

* Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable , même la dévotion , qui peut dégénérer en délire. Les extases des ascétiques viennent en prolongeant le tems qu'on donne à la prière plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise , l'imagination s'allume & donne des visions ; on devient inspiré , prophète ; & il n'y a plus ni sens , ni génie qui garantisse du fanatisme.

* Tout le charme de la société entre de vrais amis consiste dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens , toutes les pensées , & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être , se montre tel qu'il est. Dès qu'il existe quelque intrigue secrète , quelque liaison qu'il faille ca-

R

cher , quelque raison de réserve & de mystère , à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit , on contraint l'un devant l'autre , on cherche à se dérober ; quand on se rassemble , on voudroit se fuir ; la circonspection , la gêne , amènent la défiance , le dégoût. On se devient importuns l'un à l'autre. Le moyen d'aimer long - tems ce qu'on craint ?

* Un cœur honnête est capable d'une faute imprévue ; mais le mal prémédité n'en approche jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

* Les grandes passions usées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur succède est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance. Un cœur sensible craint le repos qu'il ne connoît pas , qu'il le sente une fois , il ne voudra pas perdre. En comparant deux états si contraires , on apprend à préférer le meil-

leur ; mais pour les comparer il les faut connoître.

* C'est un second crime de tenir un serment criminel.

* La promesse qu'il faut tenir sans cesse est celle d'être honnête homme , & toujours ferme dans son devoir ; changer quand il change , ce n'est pas légèreté , c'est constance.

* Faites dans tous les tems ce que la vertu demande , vous ne vous démentirez jamais.

* Dans le régime des passions elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire , on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient point , l'espérance se prolonge , & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui la cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même , & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité.

* Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd , pour ainsi dire , tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère , & l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet , l'homme avide & borné , fait pour tout vouloir & peu obtenir , a reçu du Ciel une force consolante qui raproche de lui tout ce qu'il desire , qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible , qui le lui livre en quelque sorte , & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce , le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède ; l'illusion cesse où commence la jouissance.

* Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité ; & tel est le néant des choses humaines , qu'à

l'exception de l'Être existant par lui-même , il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

* Celui qui pourroit tout être sans Dieu , seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de desirer ; toute autre privation seroit plus supportable.

* Il s'en suit de là que tout Prince qui aspire au Despotisme , aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez - vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain , surtout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! Ne sçauroit-il s'ennuyer à moins de frais ?

* Une ame éclairée & épurée ne trouve rien ici-bas qui lui suffise , & cherche ailleurs de quoi la remplir. En s'élevant à la source du sentiment & de l'être , elle y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît , elle s'y ranime , elle y trouve un nouveau ressort , elle y pui-

se une nouvelle vie; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps , ou plutôt elle n'est plus en elle-même ; elle est toute dans l'Être immense qu'elle contemple , & dégagée un moment de ses entraves , elle se console d'y rentrer , par cet essai d'un état plus sublime , qu'elle espère être un jour le sien.

* Servir Dieu cependant , ce n'est point passer sa vie à genoux dans un Oratoire , c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose ; c'est faire en vûe de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis.

- - - - - *il cor gradisce ,*
E serve a lui chi suo dover compisce.

Il faut premièrement faire tout ce qu'on doit , & puis prier quand on peut.

* Toutes les misères de la vie s'évanouissent devant les grands objets de la

Religion. En songeant à tous les bienfaits de la Providence , on a honte d'être sensible à de si foibles chagrins , & d'oublier de si grandes graces.

* On ne doit point afficher la dévotion comme un état , & par un extérieur affecté. Il faut aussi s'abstenir de ce langage figuré & mystique , qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination , & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre , & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive , plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin , comment voir les rapports de l'objet mystique , si l'on ne voit aussi l'objet sensuel : & comment une honnête femme oset-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder ?

* Ce qui inspire le plus d'éloignement pour les dévots de profession , c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité , c'est cet orgueil

excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? (*) Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent; & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

* Il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir

(*) On doit sentir qu'on prend ici ce terme, non dans la véritable acception, mais suivant l'usage ordinaire du monde.

tendrement les gens qu'on réproûve ? Quelle charité peut-on conserver parmi des Damnés ? Les aimer , ce seroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains ? Jugeons les actions , & non pas les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des Démons : n'ouvrons point si légèrement l'Enfer à nos freres. Eh ! s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent , quel mortel pourroit l'éviter ?

* Voulons - nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique , qui n'ont ni fond , ni rive , & perdre à disputer sur l'Essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est , mais nous sçavons qu'elle est : que cela nous suffise ; elle se fait voir dans ses œuvres , elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien la disputer contr'elle , mais non pas la méconnoître de bonne foi.

* Quelques vertus morales que possède un homme à qui la Religion man-

que , de combien de douceurs n'est-il point privé ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son cœur ? Quel prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ?

* Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai Chrétien ! S'il y faisoit attention , il seroit forcé de s'écrier : Non , l'homme n'est pas ainsi par lui-même ; quelque chose de plus qu'humain régné ici.

* Les derniers momens de la vie sont trop précieux pour qu'il soit permis d'en abuser. Si l'on ne peut pas prolonger les jours d'un mourant , au moins ne faut-il pas les abréger en lui ôtant l'emploi du peu d'instans qui lui sont laissés par la nature. Moins il lui en reste , plus on doit les respecter.

* Quelque rôle qu'on ait pu faire

pendant sa vie , on ne doit point jouer la Comédie à la mort.

* Si l'on est dévot pendant le tracas de cette vie , comment ne le fera-t'on pas au moment qu'il faut la quitter , & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre !

* La prière du malade est la patience. La préparation à la mort est une bonne vie ; il n'y en a point d'autre.

* Tâchez de vivre de manière à n'avoir pas besoin de songer à la mort. Qui s'endort dans le sein d'un pere , n'est pas en souci du réveil.

* Combien de pécheurs , bourrelés au lit de la mort , n'accumulent de vaines & séches prières , que parce qu'ils sont indignes d'être éxaucés !

* On donne un esprit faux au Christianisme en n'en faisant que la Religion des mourans , & de ces Ministres des hommes de mauvais augure. On les regarde comme des messagers de mort ,

parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à les voir que dans ce temps-là. Vêtus d'une couleur lugubre, ils sont obligés d'affecter un air sévère : on n'épargne rien pour les rendre effrayans.

* La mort est déjà si pénible : pourquoi la rendre encore hideuse ? L'instinct de la mort n'est rien ; le mal de la nature est peu de chose ; il faut bannir tous ceux de l'opinion.

Quel avantage plus précieux que celui d'être élevé dans une Religion raisonnable & sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favorisant ni l'impiété, ni le fanatisme, permet d'être sage & de croire, d'être humain & pieux tout à la fois !

* Les chagrins & les peines doivent être comptés pour des avantages, en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. Il y a même

de la douceur à s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune & des événemens.

* Un état permanent n'est pas fait pour l'homme. Quand on a tout acquis, il faut perdre, ne fût-ce que le plaisir de la possession qui s'use par elle.

* Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien. On a l'ennui de la vie, & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse.

* Une personne qui faisoit les délices de tous ceux à qui elle étoit connue, l'objet le plus aimable & le plus respectable, est enlevée au milieu de sa carrière.

BEAUTÉ, C'EST DONC-LA TON DERNIER ASYLE CONFIANCE, AMI-

TIÉ, VERTUS, PLAISIRS, LA TERRE A
TOUT ENGLOUTI SON CERCUEIL
NE LA CONTIENT PAS TOUTE ENTIÉ-
RE ELLE HABITE LE SÉJOUR
DE L'ÉTERNELLE PAIX.

FIN.





